

Confinés dans l'univers...

Chaque numéro de **64_page, revue de récits graphiques**, est toujours original, différent, inattendu et fabriqué avec amour. Celui-ci ne déroge pas à notre belle histoire, il est ouvert sur le monde, comme Bruxelles, sa ville d'origine.

Confiné·e·s aux quatre coins de l'Europe, nos auteur·e·s vous offrent le meilleur d'eux-mêmes et d'elles-mêmes, et de notre humanité : d'un nouvel an iranien ou d'une légende qui fait écho aux luttes actuelles du peuple chilien, au *Transperceneige* d'**Alexis** et **Lob** et sa société inégalitaire. De l'univers nonsense du *Génie des Alpes* de **F'Murrr**, aux bégaiements de certains auteurs et éditeurs qui préfèrent se glisser dans les confortables pantoufles des glorieux anciens. Indispensables comme **René Follet**, qui vient de nous quitter – après avoir validé l'article que **64_page** lui a consacré –, et d'un autre géant de la BD, l'inaccessible **Manu Larcenet**, dont nous avons rêvé l'interview...

...Notre imaginaire est sans limite !

Et notre prochain numéro, le n° 19, sera un spécial Western. Chacune de nos plumes ira à la découverte de son lointain Ouest ! (Où-est-ce ?)

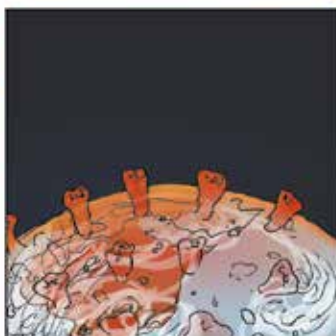
Offert : retrouvez, à la fin de cette revue, un ex-libris de René Follet.

64_page

CORONAVIRUS @QUENTIN HEROGUER



CARTOONS
ACADEMIE cécile bertrand



POUR PARTICIPER, ENVOIE TON CARTOONS À CÉCILE BERTRAND : 64PAGE.CARTOONS@GMAIL.COM

Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64 page



Fernanda Cruces | 3

Je m'appelle Fernanda, je suis née au Chili. Passionnée de graphisme et d'illustration, j'ai commencé par la peinture à l'huile. Puis lorsque j'ai vécu à Buenos Aires, mon attrait pour le dessin s'est renforcé. Plus tard, en Belgique, je commence à réaliser mes premières planches de BD. Voici l'une d'entre elles.

<https://feriufer.blogspot.com>

Plongée Magique

Plongée Magique trouve son inspiration dans un des nombreux mythes du Chili. Cette histoire est en lien avec mon parcours de vie : chilienne expatriée en Belgique, loin de mes racines. De nos jours, cette trajectoire de déracinement migratoire est commune à beaucoup d'enfants à travers le monde. C'est eux que je voudrais toucher par mon récit.



Marc Descornet | 43

Diplômé de l'Académie de Boitsfort en BD et illustration en 1989, je dessine, je peins et je raconte des histoires, confidentiellement, par pur plaisir et par nécessité viscérale. La sensation d'urgence me porte. L'émergence de l'émotion m'importe.

Louis Joos

Dessiner est sa vocation existentielle. L'univers de Louis Joos, c'est aussi la fougue de Charles Mingus, les excès de Charlie « Bird » Parker, l'humilité de Bud Powell, l'audace de John Coltrane et, *last but not least*, l'atypie de Thelonious Monk. Alors que Louis Joos donne cours de BD, de grands noms du jazz font irruption, exprimant tour à tour par des citations authentiques leur vision sur le processus créatif. Joos partage également son ressenti. Y apparaissent dans l'ordre : Charles Mingus, Charlie « Bird » Parker, Bud Powell (qui ne dit rien), John Coltrane et Thelonious Monk. Les élèves de l'atelier BD sont également représentés : Denis Bertino, Clotilde d'Ursel, et j'y suis également. BD en trois planches à l'acrylique 70x50cm.

Sara Gréselle | 52

Formée aux arts appliqués à l'ENSAAMA à Paris, je m'installe à Bruxelles en 2012 et sors de l'école de théâtre LASSAAD en 2014. Pour moi, théâtre du mouvement et dessin sont deux domaines qui se complètent. J'ai publié un premier livre chez Esperluète en 2019 : *Princesse Bryone*, et un autre est à paraître chez Versant-Sud.

<https://saragreselle.ultra-book.com>

Cousines

Cousines est un récit intime qui est parti de la photo de deux petites filles inconnues que je me suis appropriée pour raconter un souvenir de mon enfance. Ces quelques planches traitent du glissement de l'enfance vers l'adolescence et de l'incompréhension que cela crée chez le personnage principal. L'utilisation du calque me permet de faire apparaître des zones de paysages quasi fantomatiques. Je l'utilise aussi comme révélateur des différentes couches de la mémoire.

Azam Masoumzadeh | 22

Née à Isfahan, en Iran, Azam se découvre dès l'enfance une passion pour les couleurs et les motifs. À 18 ans, elle quitte sa ville natale pour étudier le design textile à l'université de Téhéran. En 2012, elle décide de poursuivre ses études à l'étranger, en Belgique. Après l'obtention d'un master en illustration et BD aux Instituts Saint-Luc et en narration spéculative à l'ERG, Azam est post-graduada en narration digitale au KASK (Gand). Azam se concentre sur l'animation, l'illustration et la BD, la réalité virtuelle et la réalité augmentée.

<https://www.azammasoumzadeh.com>

Norouz

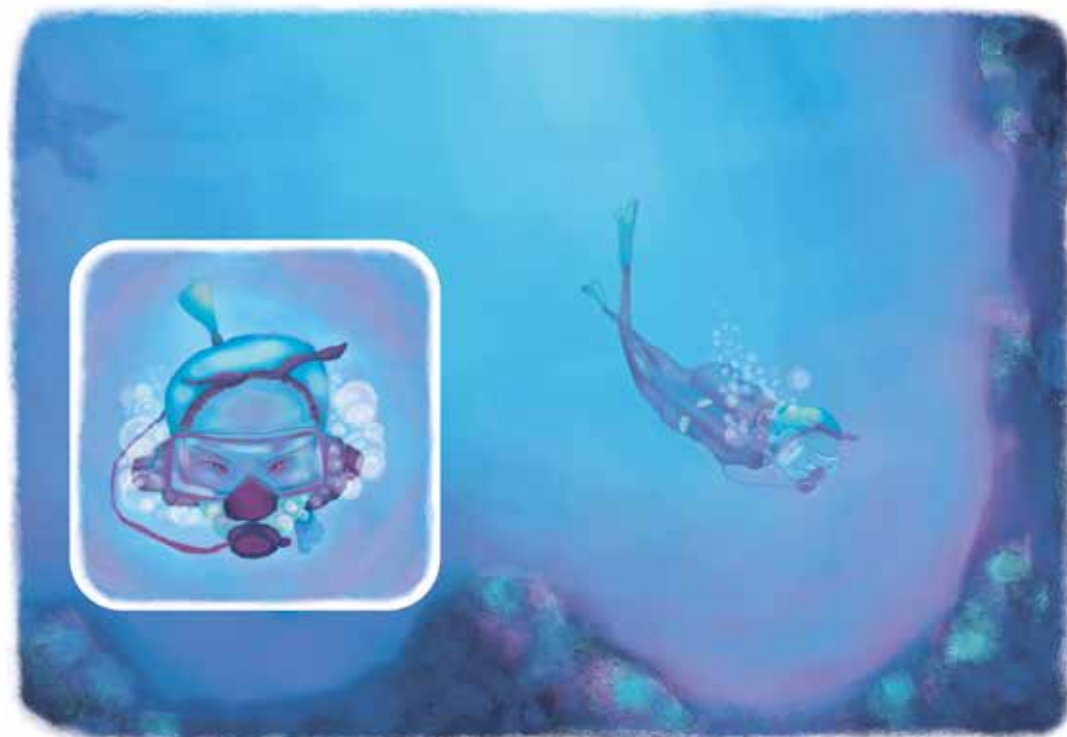
J'ai toujours trouvé mon inspiration dans les fêtes, les traditions et les rituels de l'Iran, ma patrie. J'ai créé cette histoire/conte pour célébrer Norouz, le nouvel an iranien. Dans cette BD sans texte, il s'agit surtout de souvenirs d'enfance durant Norouz, et aussi d'un prétexte pour réfléchir autrement à la vie quotidienne, avec un point de vue nouveau.



Fernanda Cruces : Plongée Magique

<https://feriufer.blogspot.com>









MON Larcenet

Après des mois
De traque acharnée
De coups de fil répétés
De mails dispersés

De combats envers
Son silence peu ordinaire
Ses absences festalières
Et tant d'autres barrières

Oncle Phil, notre grand manitou
Me dit allez on s'en fout
Me recommande d'oublier
Et de faire MON Larcenet

Adieu donc interview calibrée
Réponses espérées
La pythie s'est tue...
J'vous présente MON Manu!



© Rita Scaglia, Dargaud.

L'idée, du coup, était de vous présenter une interview imaginée. Parce que des questions j'en avais plein, et pas forcément sur son silence médiatique, ses projets ou son nouvel album (*Thérapie de groupe*, Dargaud, 2020). Je voulais interroger ce qui faisait de lui un artiste. Savoir si, depuis *L'artiste de la famille* (Les Rêveurs, 2001), le Larcenet dépressif, névrotique et plein de doutes sur son art avait évolué – bon, apparemment pas. Comment pouvez-vous douter encore de votre talent monsieur Larcenet, devant tous ces fans qui attendent de vous un mot, une dédicace ? Vous disiez que la thérapie par le dessin, non seulement ce n'était pas vrai, mais c'était tout l'inverse : « Le dessin, c'est pas pour les tapettes. Ça fait mal. » Il fait toujours mal, votre dessin ? Parce qu'à moi, à nous, il fait du bien !

Mais voilà. Si Manu peut faire parler Manu, pas moi. On sait jamais, je pourrais le rencontrer en vrai.

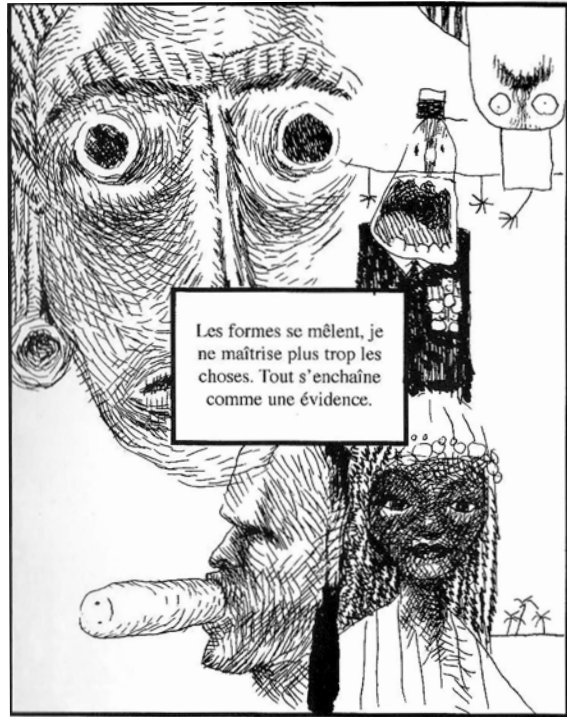
Mon Manu, je l'ai découvert par hasard dans une librairie-galerie de Bruxelles, par une belle journée de 2001. Ce n'était pas encore celui du *Combat ordinaire*, du *Retour à la terre* ni de *Blast*. C'était un dessinateur qui ne croyait pas en lui, mais dont les doigts semblaient créer, à son corps défendant, des dessins foisonnants, des figures cauchemardesques, des corps décharnés, la laideur de la banlieue, et celle de l'être humain (*L'artiste de la famille*, Les Rêveurs, 2001). Tout un programme ! Mais sous ces propos pour le moins décourageants, explose la virtuosité du trait. L'auteur ne cesse pourtant de se comparer à d'autres : Blain, Schulz, et même les grands peintres classiques... Qui suis-je ? Est-ce que je le vaudrais bien ? Suis-je légitime dans ce métier ? Ce sont les questions qu'il semble se poser tout au long de son œuvre.

Depuis vingt ans, sa boulimie de travail a engendré pléthore d'œuvres, toutes plus différentes les unes que les autres – je ne les évoquerai pas toutes –, qui reflètent une personnalité à multiples facettes, curieuse de tous les répertoires,

Sa boulimie de travail a engendré pléthore d'œuvres, toutes plus différentes les unes que les autres

ne cessant de s'interroger sur le sens de la vie, conspuant au passage les errements les plus coupables des humains. Habitué des psychanalyses – il ne s'en cache pas –, il est fasciné par le fonctionnement de l'âme humaine. Il s'essaie brillamment au roman noir avec *Le Rapport de Brodeck* et *Blast*, suffocants d'angoisse, à l'autobiographie plus ou moins fictive (*Le Retour à la terre*, *Le combat ordinaire*, *Thérapie de groupe*), aux brèves de comptoirs sur la bêtise humaine sur fond de saouleries (*Chez Francisque*, sacrés gros nez !), s'amuse avec son frère Patrice (*Les Entremondes*, *Ni Dieu ni maître ni croquettes*), ses amis Trondheim (*Donjon*, *Les Cosmonautes du futur*), Sfar (*Donjon*), Thiriet (*La vie est courte*), Gaudette (*Pedro le coati*) à l'humour potache et à un heroïc-fantasy déjanté. Il publie également de – très beaux – ovnis remplis de gags farfelus dessinés ou aquarellés (*Peu de gens savent*, *Nombreux sont ceux qui ignorent*). Ainsi, Manu Larcenet ne se refuse rien, tente des expériences, change de style, passe de la comédie à la tragédie humaine et veille, quand il parle de lui, à être toujours sincère, et à poursuivre sa réflexion sur son art entre deux BD « récréatives ». Récréations qu'il semble, ceci dit, avoir délaissées ces derniers temps.

Mon Manu fonde en 1997 sa maison d'édition Les Rêveurs de runes (devenue Les Rêveurs), avec son ami Nicolas Lebedel, afin de pouvoir publier ses bandes dessinées comme il l'entend : Bill Baroud, soit l'agent secret qu'on n'attendait pas, voit le jour ! Mais le fait est que, à l'aube de l'an 2000, grâce notamment à l'amitié que portaient Manu et ses confrères de L'Association à l'éditeur Guy Vidal (créateur de la collection *Poisson Pilote* chez Dargaud), la bande dessinée dite « indépendante » de ce petit cercle s'est glissée furtivement chez les « gros » éditeurs et s'est vraiment fait connaître du grand public. En 2002, la parution du premier tome du *Retour à la terre* intronise Manu Larcenet dans la famille de la grande distribution. C'est le début de l'ascension.



© L'artiste de la famille, Manu Larcenet, Les Rêveurs, 2001.

À l'instar des auteurs de la « nouvelle bande dessinée » comme Riad Sattouf (*L'arabe du futur*), Lewis Trondheim (*Les petits riens*) ou Marjane Satrapi (*Persepolis*), mon Manu se met en scène, parfois de façon grave (*Le combat ordinaire*), parfois avec tendresse, captant les petites choses de la vie (*Le retour à la terre*), et dernièrement avec un humour dangereusement déjanté (*Thérapie de groupe*). C'est la raison d'être de cette génération qui a émergé peu avant le tournant de l'an 2000 : favoriser la parole, mettre le dessin au service du récit et non l'inverse. Ce n'est pas du nombrilisme comme beaucoup aiment à le clamer. Parler de soi en littérature, ça ne date pas d'hier !

Mon Manu se met en scène, parfois de façon grave, parfois avec tendresse, captant les petites choses de la vie

En bon dépressif qu'il peut être, Manu Larssinet sait être vraiment drôle. *Le retour à la terre* (six tomes scénarisés par son ami Jean-Yves Ferri chez Dargaud) est une série débordante d'humour et de tendresse. À l'image des *Peanuts* de Schulz qu'il aime tant, il a réussi, par petites touches, à donner vie au quotidien de sa petite famille exilée à la campagne et à la savoureuse galerie de personnages pas si secondaires : le maire-épiciier aux relents politiques mafieux, la vieille voisine au passé sulfureux, son citadin de frère confondant un silo à grains avec un Virgin Mégastore, le chat neurasthénique, l'ancien maire devenu ermite-psy dans la forêt, les Atlantes qu'il croise dans ses rêves pendant son apnée du sommeil, la boulangère qu'on ne voit jamais mais dont on devine facilement les atouts... La mise en abîme est épique, le patois et les dialogues font mouche, et le dessin « gros nez » de Manu Larcenet fait merveille. Mon Manu aime parler des « petites gens », des oubliés. Et aussi, dans un autre registre, de ceux qui font peur.

Chez Manu, on rit et on pleure à la fois

Mais souvent, mon Manu n'est tendre ni avec lui-même, ni avec ses personnages. Accro aux médocs, petit, gros, avec un nez que les O'Timmins n'auraient rien à lui envier. Avec des airs d'Achille Talon dans ses pires heures. Mais il porte un regard lucide sur ce qui l'entoure. En insistant peut-être beaucoup sur les travers humains. Le psychologue est une figure récurrente dans les BD de Manu Larcenet. La thérapie alliée au dessin pourrait finalement avoir du bon ? Il n'est ainsi pas étonnant qu'il ait choisi Sigmund Freud comme héros (*Le temps de chien*, Dargaud, 2001). Le célèbre docteur part psychanalyser les garçons vachers : « Le prochain névrosé profond qui croiera notre chemin, je le psychanalyserai à lui en faire crier sa mère ! » Le ton est donné, mais Manu Larcenet ne pousse pas le bouchon comique si loin que Morris dans *La guérison des Dalton*. Freud, lui, ne deviendra pas un bandit comme ceux qu'il psychanalyse. Il fait une rencontre spirituelle en la personne d'un chien doué de parole et en quête d'une âme.

Embrouillé par les élucubrations d'un prêtre, le chien réalise grâce à un indien chaman qu'il cherchait en réalité « une âme de Blanc, une âme de vainqueur ». De nouveau, avec un discours ici teinté d'anticléricisme, la stupidité des hommes est pointée du doigt. Le propos, drôle au premier abord, peut se révéler dur, et la fin non complaisante. Chez Manu, on rit et on pleure à la fois. Il aborde des sujets qui le révoltent, comme la guerre (*La ligne de front*) ou le racisme, thème récurrent (*Le combat ordinaire*) violemment évoqué dans *Lazarr*, réalisé avec son frère (coll. *Poisson Pilote*, Dargaud, 2000) : après s'être entre-tués, un shérif raciste et sadique et un Noir innocent et un peu trop taquin se retrouvent liés pour l'éternité dans *Lazarr*, un monde entre la vie et la mort. Sur un thème particulièrement délicat, Manu Larcenet parvient à nous faire rire et réfléchir sur la valeur de la vie.



© *Le retour à la terre*, tome 1, Manu Larcenet, Dargaud, 2002.

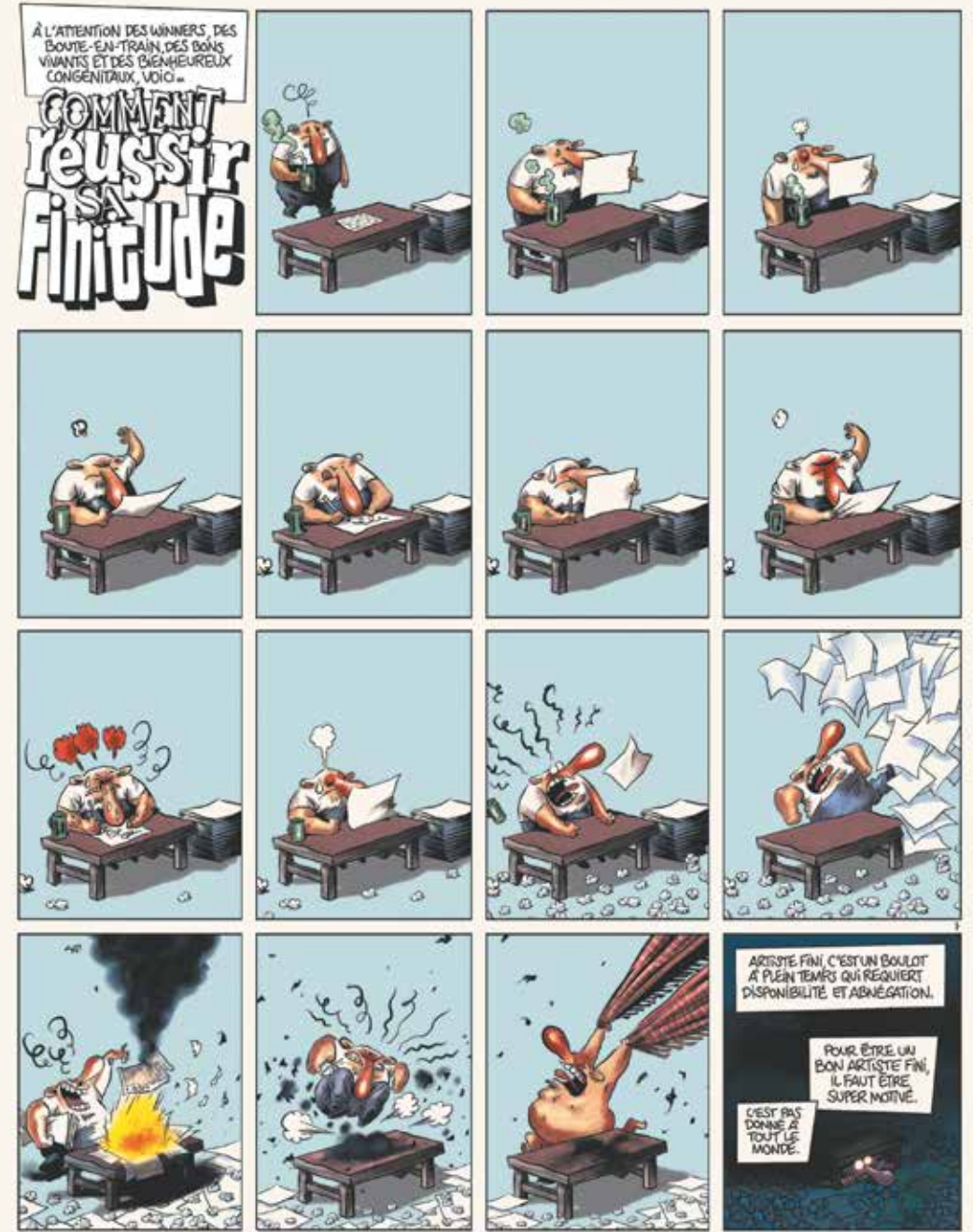
« Ne me reste plus que le silence ahurissant de ma propre incurie. »

En 2004, le premier tome du *Combat ordinaire* auréole son auteur du sacro-saint Graal : le prix du meilleur album au Festival d'Angoulême. Mais, malgré ses succès critiques, médiatiques et ses beaux chiffres de ventes – mérités –, la série du *Combat ordinaire* ne me semble pas forcément la plus intéressante. On décèle chez mon Manu une tentative de vulgarisation : rendre son *Retour à la terre* plus grave, mais avec un dessin trop lisse qui ne correspond finalement pas aux angoisses du héros. Comme si l'auteur était coupé en deux : continuer à séduire un lectorat grandissant, ou renouer avec une vraie réflexion sur le sens de la vie ? Pas incompatible, mais difficile. De plus, l'autobiographie se teinte ici de fiction de style réaliste – ou inversement : on ne sait finalement ni de qui ni de quoi il est question. En revanche, *Thérapie de groupe*, derrière son dessin explosif et son humour potache, semble avoir plus de maturité. Sous des airs branquignoles, la réflexion est là : comment avoir encore des idées qui tiennent la route ?

Depuis *L'artiste de la famille à Thérapie de groupe*, le questionnement sur son talent, mais aussi sur son statut d'auteur, est le fil rouge de la narration de Manu Larcenet. Des doutes de ses débuts, il en arrive, au faite de sa carrière, à ceux de « l'artiste fini ». L'artiste qui n'a plus rien à prouver, et se sent soudain vidé : « Ne me reste plus que le silence ahurissant de ma propre incurie. » Le génie, ici, est d'avoir fait de ce vide angoissant une bande dessinée... humoristique. De plus, le premier tome d'une série annoncée ! Ce questionnement d'un auteur sur ses capacités à rebondir et à faire toujours mieux, sinon aussi bien, Manu Larcenet n'est évidemment pas le seul à l'avoir. Son acolyte Lewis Trondheim en a même fait un livre (*Désœuvré*, L'Association, 2005) : « Parler de soi est un matériau inépuisable mais on peut très

vite s'enliser... Ce n'est pas parce qu'on est sincère qu'on est intéressant. » (Écueil dans lequel *Le combat ordinaire* est tombé, à mon sens, l'auteur ne parlant pas réellement de lui et de son expérience.) Dans cet ouvrage, il dresse la liste, avec l'aide notamment d'Yvan Delporte, de tous les auteurs BD dépressifs. Le phénomène répétitif du dessin BD engendrerait également une certaine sclérose. Interrogé, Benoît Peeters ajoute que, pour lui, « dépression et bande dessinée sont intimement liés, surtout chez les franco-belges ». Mon Manu aurait-il un peu de sang belge ?

Alors, vraiment en panne d'inspiration le Manu ? Non. La panne EST l'inspiration. La recherche de cette muse, ces obsessions, ces névroses, ces angoisses existentielles, sont un terreau propice à un récit à la fois psychédélique et fantasque, mais également ancré dans le réel. Ce sont dix styles différents qui jaillissent dans ces pages, montrant ainsi l'étendue de sa palette graphique et de ses inspirations. C'est du Gotlib mâtiné de Druillet ! Il parle de nouveau de son quotidien, on le retrouve dans sa campagne, entouré de sa femme qui a les épaules et ses enfants devenus ados. On ne parle jamais mieux que de ce qu'on connaît. « Le réservoir du quotidien est inépuisable. » Mais voilà : dans ce quotidien, où il se complait à se voir torturé et schizophrène, c'est la page blanche ! Il convoque alors les grands : Cézanne, Raphaël, Léonard de Vinci et Nietzsche, dont la citation « Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse » semble faire écho en lui. Le chaos, c'est bon, il l'a. Mais l'étoile ? Elle est là, dans son bouillonnement intérieur, dans ses croquis, ses encrages, ses aquarelles, ses mickeys. C'est une étoile à cinq branches, tenant pinceaux noircis et crayons de bois, enfantant sourires et larmes à la fois.





© Que no pare la revolución, Guido Kid Salinas et Sebastián Castro, Nük comics, 2020.

Les couleurs de la révolte

Sur une pancarte aperçue lors d'une des manifestations qui agitent le Chili depuis octobre 2019, Dr Strange (Lee et Ditko, Marvel) déclare : « J'ai vu 14 millions de futurs possibles, et dans celui-ci nous sommes vainqueurs. » Plus loin, un Joker interroge sur la légitimité de la désobéissance civile dans un contexte de néolibéralisme extrême. Sur un montage Internet qui rend hommage à la « première ligne » qui protège les manifestants de la police, un homme, torse nu, visage masqué et un panneau STOP en guise de bouclier, fixe le spectateur. Derrière lui, le chien Matapacos (tueur de flics), foulard rouge autour du cou, fait le guet. Plus haut, le logo de Marvel présente le Capitán Alameda, « premier Avenger chilien ». Alameda pourrait n'être qu'un clin d'œil à Captain America (Simon et Kirby, Marvel) et à l'artère principale de Santiago, mais Alameda rappelle aussi le dernier discours du président

Allende : « D'autres hommes surmonteront ce moment gris et amer, où la trahison prétend s'imposer. Sachez que, plus tôt qu'on ne le croit, se rouvriront les grandes avenues [alamedas, ndlr] où l'Homme libre marchera vers la construction d'un avenir meilleur. »

Les super-héros unis ne seront jamais vaincus

Le Capitán Alameda fait également allusion aux super-héros anglo-saxons, dont certains questionnent les lecteurs sur le comportement à adopter lorsque le gouvernement ne garantit pas la sécurité de tous. Capitán Alameda, devenu symbole populaire, a inspiré notamment *Que no pare la revolución* (Que la révolution ne stoppe pas), le comics du scénariste Sebastián Castro et du dessinateur Guido Kid Salinas, qui explique : « Si tu aimes les [...] super-héros c'est parce tu t'identifies à des gens [...] qui se consacrent entièrement à de bonnes actions, qui protègent les plus faibles

et qui s'interposent entre les gens et les grands dangers. Eh bien... si tu aimes tout ça, alors c'est quand même un peu bizarre si tu éprouves de la sympathie pour ceux qui volent, mentent, exploitent, mutilent, violent, humilient, font disparaître des gens, et un horrible *et cætera...* »

La résistance des cartoons

Salinas et Castro ne sont pas les seuls à témoigner des révoltes : dessinateurs, street-artistes, peintres, cartoonistes et artistes improvisés partagent les espaces publics et virtuels. Ainsi, Malaimagen propose des cartoons qui reflètent la lutte sociale actuelle, à l'heure où le gouvernement fuit devant ses responsabilités et devant le peuple qui manifeste son mécontentement.



© No más abusos, Malaimagen, 2019.



© Hasta que la dignidad se haga costumbre, Bruta, 2019.

De même, Bruta (Bernardita Olmedo) met la femme au centre de son travail en revendiquant l'humour : « Dans les manifs on trouve fréquemment des panneaux qui, à travers l'humour graphique, nous montrent que, même dans les moments les plus durs, l'humour devient un acte de résistance [...]. Je sentais que les gens cherchaient des contenus [dans les cartoons, ndlr] qui reflètent ce que nous étions en train de vivre [...] et que nous vivons encore, j'insiste. Peu à peu mon dessin s'est mis à exprimer le malaise, la peur, la rage et l'infinité d'émotions autour de cet éveil social. »

Le récit graphique n'a jamais changé le monde, mais, en faisant acte de résistance, il nous interpelle en tant que lecteurs et nous bouleverse. Et ce bouleversement-là, aussi petit soit-il, ne peut être que le début d'un grand changement !

(La bibliographie de Malaimagen, Guido Kid Salinas et Bruta, ainsi que la retranscription des conversations avec les auteurs est disponible sur www.64page.com/chili.)

Le bestiaire de Gaya

Joanna Concejo m'a suggéré :
« Si tu ne trouves pas d'histoire,
commence par les images. »



Elle a déboulé en littérature de jeunesse en septembre 2018 avec un gros animal, rare dans le genre. C'était le superbe album en noir et blanc *Mon bison* (MeMo), une très belle histoire de tendresse et de complicité entre une petite fille et un bison. Après avoir étudié l'illustration à Saint-Luc (Bruxelles), été prof de dessin et animé nombre d'ateliers avec des enfants durant douze ans, Gaya Wisniewski publiait enfin son premier livre jeunesse. Et quel album ! Il lui a valu le prix de la première œuvre en littérature jeunesse 2018 de la Fédération Wallonie-Bruxelles et une exposition itinérante, *Un thé avec Gaya*.



© *Mon bison*, Gaya Wisniewski, Éditions MeMo, 2018.

Six mois plus tard arrivait, en couleur cette fois, *Chnourka* (MeMo). Une autre petite fille, un autre bison, un chat et toute une série d'animaux qui découvrent l'amitié, l'amour et le bonheur au cours de multiples aventures sur fond de neige.

En septembre 2019, ce sont des grizzlys qui sont convoqués dans le roman pour jeunes lecteurs, *Akita et les grizzlys*, un très beau texte de Caroline Solé qu'elle illustre (L'école des loisirs, Mouche). Une convaincante histoire initiatique sur fond de colère enfantine qui reçoit la Pépite de la fiction junior du Salon du Livre et de la Presse jeunesse de Montreuil.

Le bestiaire s'agrandit encore avec la parution en mai 2020 de *Papa, écoute-moi !* (MeMo), où quatre jeunes blaireaux partent camper et pêcher avec leur papa. Sauf qu'un aimerait autre chose.

Quatre livres, plein d'animaux, douze questions.

64_page. Depuis quand dessines-tu ?

Gaya Wisniewski. Depuis toujours. J'ai deux parents artistes qui m'ont merveilleusement accompagnée dans ma créativité.

Quand as-tu opté pour la littérature de jeunesse ?

J'ai toujours aimé créer des petits livres. Aussi des livres pop-up. J'ai une attirance pour l'objet-livre. Quand j'ai choisi mes études, j'ai donc été naturellement vers l'illustration jeunesse.

Être « fille de » est-il un avantage ou un handicap ?

Ha ! Grande question. Un handicap parfois quand je disais que je dessinais et qu'on me demandait : « Et tu es plus du style de Maman ou de Papa ? », alors que je ne me trouvais pas de style du tout.



© *Chnourka*, Gaya Wisniewski, Éditions MeMo, 2019.

Et un avantage car j'ai pu évoluer dans une atmosphère créative avec un précieux bagage culturel.

Comment est né ton premier album ?

Grâce à l'illustratrice Joanna Concejo qui, lors d'un stage, m'a suggéré : « Si tu ne trouves pas d'histoire, commence par les images. » Je voyais un bison, une petite fille, au fusain.

Les suivants viennent-ils plus facilement ?

C'est comme si elle avait mis une clef dans mon dos et tourné. Depuis, même si je n'ai qu'un début d'histoire, je dessine ce que j'aime. Le texte viendra ensuite.

Quid des techniques ?

L'aquarelle est ma principale technique, rehaussée de crayon de couleur, mais mon coup de cœur est le noir et blanc, fusain et encre.

Comment abordes-tu le rapport texte-images ?

J'ai une bibliothèque d'images. Et je m'en inspire pour créer le lieu dans lequel mes personnages vont prendre vie. Ensuite le texte vient au fur et à mesure.

Comment sens-tu que tu as un sujet d'album ?

Je crois que j'y crois tout simplement. Je crois au fait de rencontrer un jour mes personnages, je les imagine bien boire un petit thé avec moi. Après j'en parle beaucoup avec ma maison d'édition MeMo et ils font la balade avec moi.

Quand un adulte me parle d'un
de mes livres qui l'a touché, alors
là, je suis très heureuse

As-tu une boîte à idées à réaliser plus tard ?

Oui, comme beaucoup de créateurs. Les idées, il faut les noter, elles ne reviennent pas. C'est comme les rêves au réveil.

Comment s'élabore un album ?

Chacun sa popote. Moi j'ai été bloquée pendant des années à faire ce que j'avais appris à l'école. Maintenant, j'ai trouvé mon chemin. Les images d'abord, puis ce qu'elles me disent.

À qui songes-tu quand tu crées un album ? À l'enfant que tu étais, à tes enfants, à personne ?

Je me replace au plus près de mes émotions d'enfant. J'en ai aussi deux, je les observe beaucoup, je note leurs phrases. Lors de la phase d'écriture, j'aime imaginer le moment de lecture entre l'enfant et l'adulte qui lui lira le livre. Donc j'écris aussi pour l'adulte, pour qu'il retrouve l'enfant en lui ou qu'il soit simplement réveillé par l'émotion que lui procure mon album. Et quand cela fonctionne, quand un adulte me parle d'un de mes livres qui l'a touché, alors là, je suis très heureuse.

Quelle est la place de la littérature de jeunesse dans ta vie matérielle et spirituelle ?

Matérielle : plus de place, mais j'en achète encore et encore. Spirituelle : je dirais que m'installer avec un livre de Richard Scarry, Tove Jansson et bien d'autres, est un plaisir infini et un remède à tout. Je fais ce que j'ai toujours voulu faire, des livres de littérature de jeunesse, pour inviter les gens dans mon univers.



Les albums des auteur·e·s de demain, déjà publié·e·s par 64_page

Antoine Bréda

Un enfant comme ça

Dans le 64_page n° 10, Antoine Bréda publiait *À en perdre la tête*, l'histoire d'une déchéance, un drame qu'à coups de COT COT et d'humour il transformait en humour débridé.



Dans *Un enfant comme ça*, on retrouve ce qui fait l'originalité d'Antoine Bréda, le drame, l'humour, une approche sensible de ses personnages. Charles n'est pas un petit garçon comme les autres, il inquiète ses parents et tous ceux qui « mesurent » l'intelligence des enfants. Charles ne fait pourtant rien de bien différent des autres enfants : il porte des lunettes à cordon et met les animaux hors de l'enclos.

Devenu adulte, Charles a une épouse, Lucie, et un enfant, Julien. Sa vie se heurte à la banalité du quotidien, à la cruauté insidieuse de la vie quand elle se résume au métro-boulot-dodo auquel il ajoute *Dallas* à la TV...

Un enfant comme ça nous redit que, malgré nos différences, nous sommes tous des êtres sensibles, merveilleux, créatifs...

Un enfant comme ça, Antoine Bréda, La boîte à bulles, collection Hors champs, 2019, 16 €.

Mathilde Brosset

La ballade de Lino

Lino est un voyageur. De village en village, il joue de la guitare et chante sa chanson en échange de quelques pièces ou d'un repas chaud. Mais que ce soit chez les poissons, les moutons, les hérons ou les caméléons, tous regardent d'un œil noir ce vagabond, cet étranger qui ne leur ressemble pas.

Mathilde Brosset, avec ses splendides collages et son humour tendre et poétique, aborde le racisme, la peur du différent, de l'autre...



On s'en doute, au fil de sa pérégrination, partout où il passe, Lino rencontre de nouveaux compagnons qui, petit à petit, prennent la route avec lui. Au fil de l'album, la petite troupe grandit et forme un hymne à la diversité, à cette différence qui fait la richesse de l'autre, de l'étranger...

Un album à offrir à ses petits et à ceux des autres, des différents...

La ballade de Lino, Mathilde Brosset, Versant Sud, collection *Les pétoches*, 40 pages quadrichromie, 2020, 15,90 €. À partir de 5 ans.

Xan Harotin

J'ai décidé de changer !

Cette phrase, nous l'avons sans doute tous dite un jour à un amour déçu : « J'ai changé. »

C'est aussi ce que dit l'héroïne de cet album, une petite souris avec une superbe écharpe rouge. Elle est bien entourée d'amis, mais elle se sent si petite, perpétuellement menacée par de gros animaux à grosses pattes, à commencer par les gros pieds des humains. Elle décide de changer et deviendra tour à tour oiseau, serpent, chien, chat, éléphant, baleine...

Toutefois, elle découvre très vite les inconvénients de ces nouvelles conditions. Être un chat quand tous vos amis sont des souris, c'est pas facile à vivre pour ces derniers. Ni pour vous d'ailleurs !

En définitive, la petite souris décide de rester la petite souris qu'elle devait être ! Incroyable Xan Harotin qui glisse du Friedrich Nietzsche – « Deviens ce que tu es » – dans un album destiné aux bambins de 3 ans.

Xan est une magnifique dessinatrice d'animaux. Son trait simple, épuré, et ses couleurs lumineuses sont conçus pour son jeune public. Un album à raconter, à lire et à mettre dans toutes les petites mains.

J'ai décidé de changer, Xan Harotin, L'étagère du bas, 2020, 12,90 €.



Quentin Heroguer

Bruxelles Love

Le livre écrit par Kate Milie était déjà paru sans dessin l'an dernier. J'ai été contacté par l'éditeur pour la réédition, il m'a proposé d'illustrer les textes. Pour la plupart des lieux, je suis allé en repérage pour m'imprégner de l'ambiance et la retranscrire dans mes aquarelles. Il y a des endroits que je connaissais déjà et d'autres que j'ai découverts. J'ai dessiné beaucoup de parcs. Les arbres et les feuillages offrent une belle palette de couleur. Et les bars comme Goupil le fol, avec tous ses objets de brocante, sont très inspirants à dessiner.

Les couples se retrouvent dans les lieux sans même savoir leurs histoires, parfois insolites et secrètes, mais ils contribuent à perpétuer leur magie.

Bruxelles Love, Kate Milie, illustrations de Quentin Heroguer, 180° Éditions, 2020, 12 €. Disponible dans toutes les bonnes librairies et sur lalibrairiebel.be.

Pluie Acide

Sabordage

Avec *Sorcière*, Pluie Acide était parmi les quatre pionniers publiés en septembre 2014 dans le n° 1 de 64_page. Il avait déjà ce style touffu et ce dessin totalement libre au service de son imagination débridée et nourrie par son regard déjanté sur le Space Opéra.

Les héros de *Sabordage* sont l'audacieuse Monique et le reptilien Maurice ! Ah oui, nous ne vous avons pas précisé que cette aventure se déroule dans un temps futur, une époque où humains et extraterrestres fricotent dans toutes les cases de la galaxie !

Sidérant et hors du train-train de la BD spatio-temporelle, Pluie Acide nous emmène dans



une quête désopilante du trésor de ce vieux Bill que convoitent, aussi, les forces maléfiques de la planète Japet... Si votre avenir vous intrigue, prenez le temps de regarder tous les détails de chaque case, *Pluie Acide* vous révélera votre futur.

Sabordage, Pluie Acide, Éditions Même pas mal, 2020, 16 €.

Romane Armand | Éléonore Scardoni | Antoine Carcano | Loïc Perillier

Forgeries n° 2 « Variation catabatique »

Très attendu, le deuxième tome de *Forgeries* est un véritable régal visuel et poétique. *Forgeries* raconte les aventures d'un groupe d'explorateurs internationaux. Les deux meneuses de ce projet, Romane et Éléonore, ont renouvelé la partie masculine de l'équipe, mais le nouvel équipage de la bent-base est toujours aussi efficace, tant dans la description du projet scientifique et technique des engins utilisés, que dans la peinture des paysages et des habitants, des manchots volants...

Romane, Éléonore et Antoine ont publié dans les 64_page n° 1, n° 2 et n° 9. *Forgeries n° 1 « Construction de l'Exploratoire »* a reçu le prix littéraire de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la première œuvre en bande dessinée en 2019.

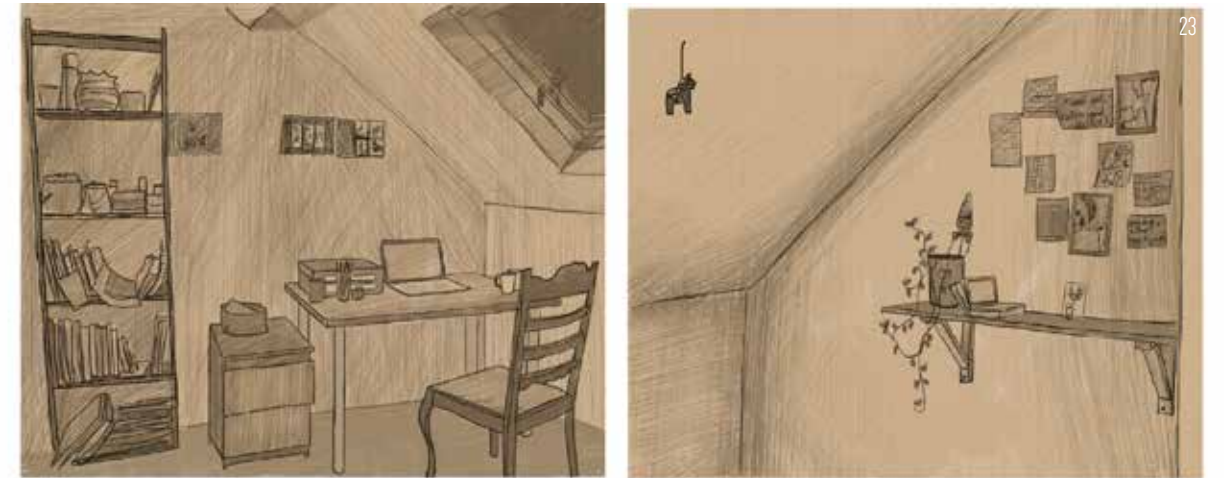
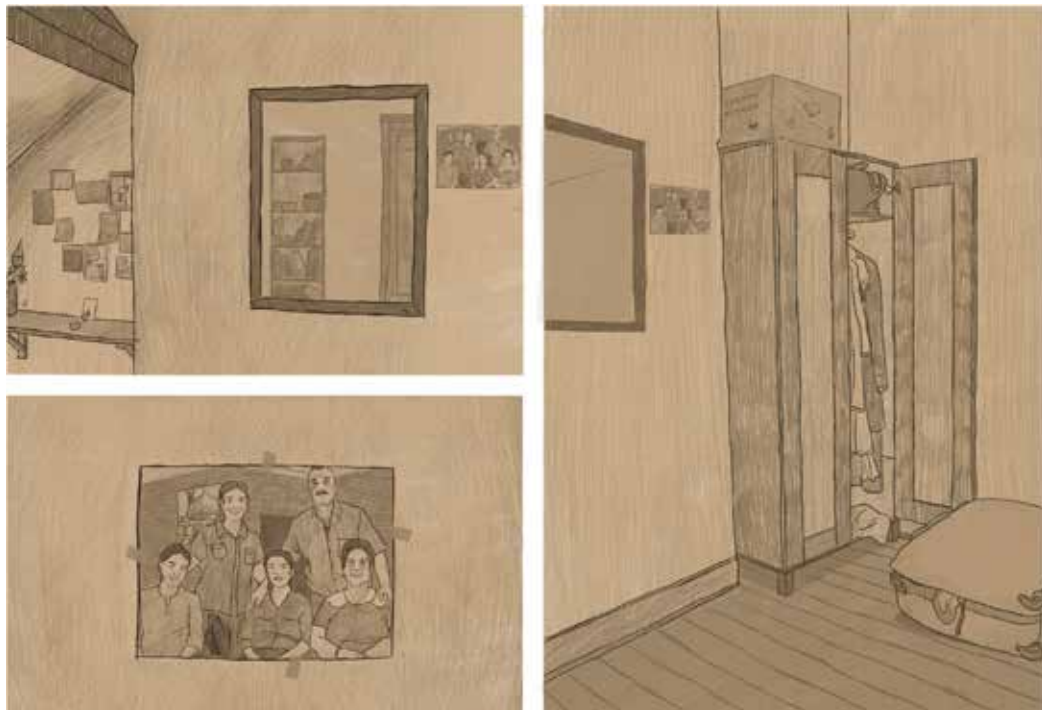
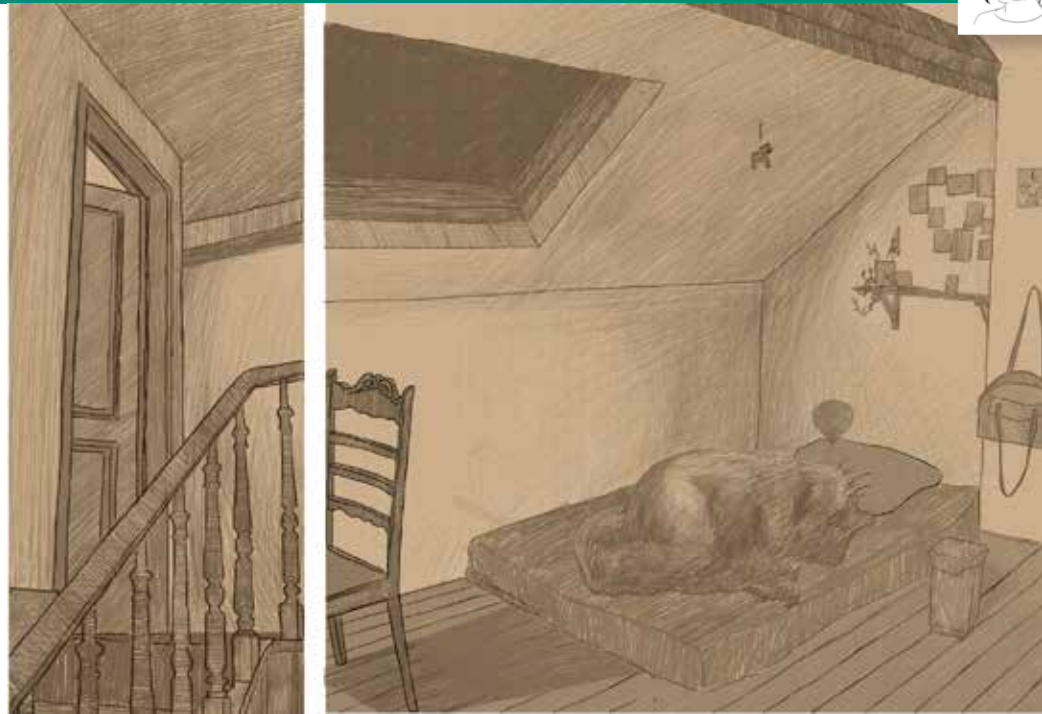
Forgeries n° 2 « Variation catabatique », Romane Armand, Éléonore Scardoni, Antoine Carcano et Loïc Perillier, autoproduction, 176 pages quadri, 2020, 25 €. Commande sur www.forgeries.be.

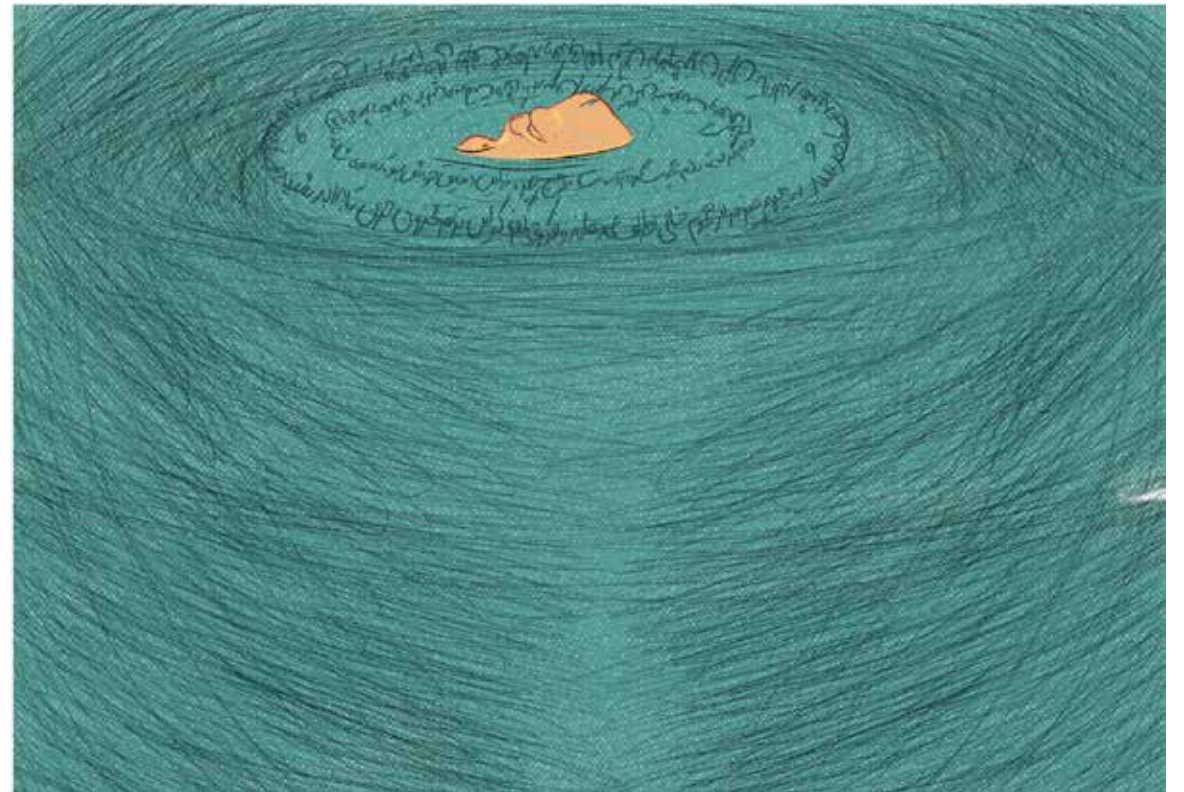


Envie d'être publié·e dans 64_page?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes. > 64page.revuebd@gmail.com
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. 64_page vous présente aujourd'hui les grand·e·s auteur·e·s de demain !

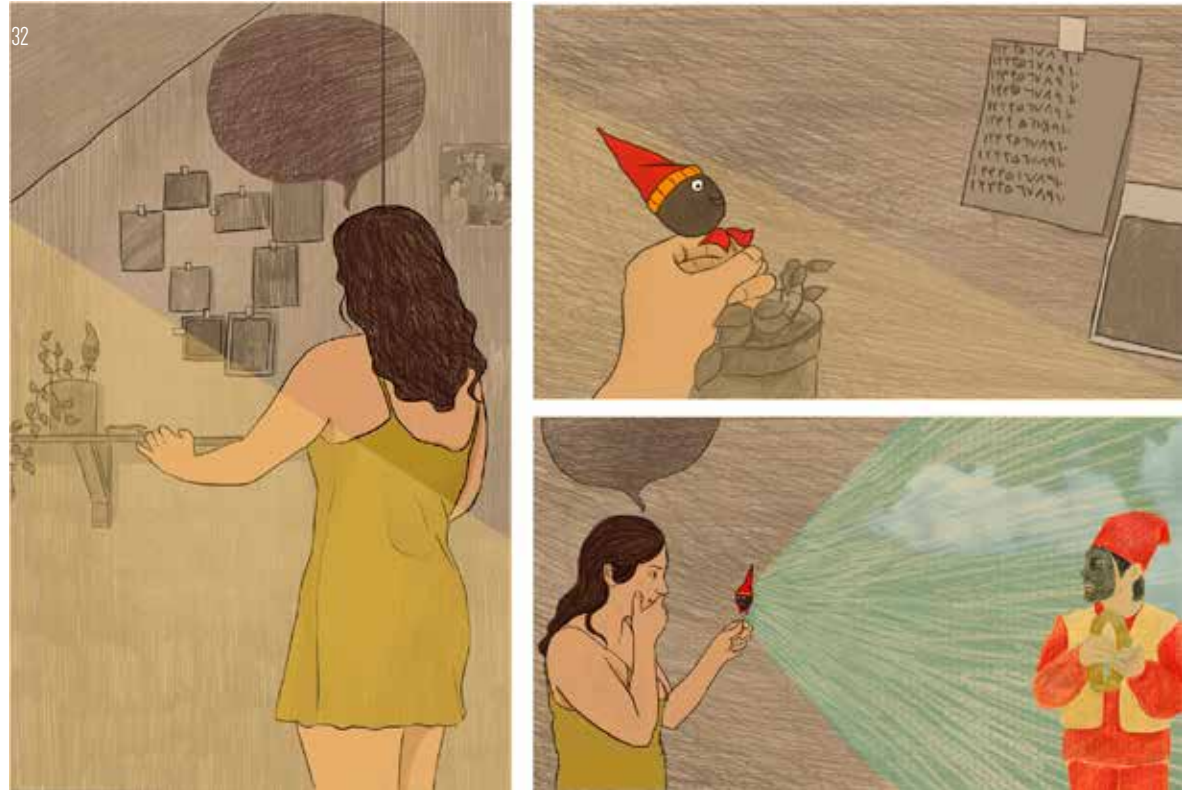


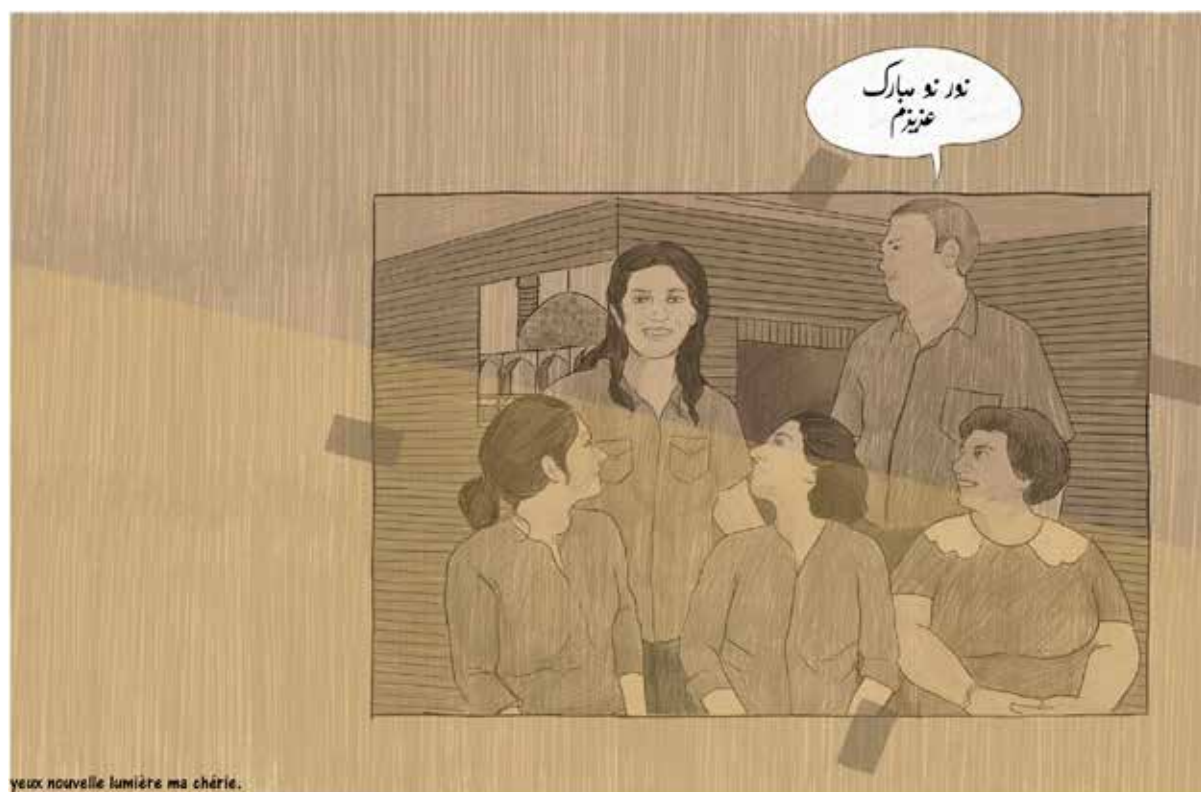


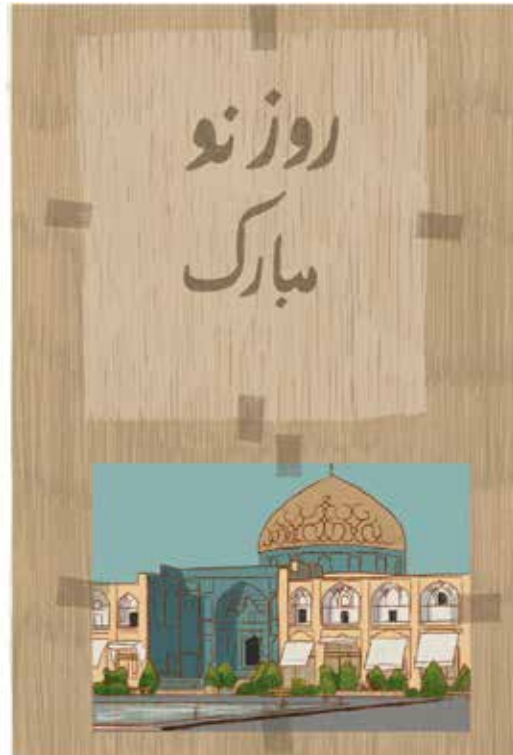












Joyeux nouveau jour

L'archipel aux trésors

René Follet nous a quitté ce 14 mars, à l'âge de 88 ans. Depuis l'extraordinaire rétrospective du Rouge-Cloître à Auderghem en 2016, nous savons que l'artiste égale les meilleurs illustrateurs, toutes générations confondues, partout dans le monde. Comment se fait-il qu'un tel talent puisse rester si longtemps dans l'ombre ? Parce que la renommée n'a rien à voir avec la classe, et n'est pas l'apanage du monde de l'art ni un phénomène récent. Pour prendre un exemple peu contestable, la réputation de Vermeer de Delft ne fut établie que plusieurs siècles après son décès, ses contemporains n'y voyant qu'un petit maître local. Pour se faire connaître, il ne suffit pas de produire un travail de qualité, il faut encore admettre les contraintes imposées par la publication, bien gérer les relations interpersonnelles, voire les servitudes médiatiques sans lesquelles on n'existe pas. Lorsque René Follet déclare « Je n'aime ni la foule ni les contacts superficiels. Je préfère qu'on me juge sur la qualité de mon travail. Mes rencontres, je les place uniquement sur le plan de l'amitié. Je ne suis pas quelqu'un qui soigne ses relations publiques », il n'emprunte certes pas les chemins balisés du succès. Seul le travail l'intéresse. Il en paie le prix. Il semblerait que l'effacement de l'auteur soit volontaire, assumé, afin de s'abriter des contraintes de la notoriété, et œuvrer sans être distrait par les séduisantes mais volatiles trompettes de la renommée. Pour vivre heureux, vivons discrets ?

S'abriter des contraintes de la notoriété



© Les Dossiers de la bande dessinée, René Follet, DBD, 1999.





© Spirou et Fantasio, hommage à Franquin, dessin inédit, René Follet, 2000.

Se frayer un chemin dans la jungle du monde

Voilà qui rappelle *L'île au trésor*, magistralement illustré par notre auteur, un récit où le héros se défait de son idéalisme, et s'invente des ressources dont il ne se croyait pas capable.

René Follet a produit nombre d'hommages à ses confrères. Ces marques de considération envers André Franquin, Maurice Tillieux, Frank Pé, etc., ne sont peut-être pas innocentes, puisque ce faisant l'illustrateur lorgne du côté de la bande dessinée, révélant combien il survole la frontière, artificielle, floue mais instituée, qui sépare l'illustration de la BD. Pour faire court, l'illustrateur s'inspire d'un écrit, en visualise quelques moments parmi les plus marquants et les plus intenses, tandis que l'auteur de BD déroule sa narration de A à Z en un flot d'images qui se suivent au fil de pages. René Follet s'y trouve le pinceau dans l'un, l'encre dans l'autre, ne pouvant choisir. Son parcours professionnel en témoigne par sa longue et discrète collaboration avec Mitacq puis avec William Vance, sans compter la série *Les Zingari*, scénarisée par Yvan Delporte (dont on trouve deux épisodes inédits dans le mythique *Trombone illustré*). Mais on sent bien que la cohabitation de plusieurs cases sur un même feuillet n'est pas l'affaire de notre auteur, et qu'il préfère concentrer son attention sur une seule vignette à la fois, quitte à faire regorger celle-ci d'une foultitude d'inventions graphiques qu'il faut prendre le temps de décrypter. Ne pas synthétiser l'entièreté d'une planche en une case, mais réaliser une miniature géante dont chaque pixel est une trouvaille. Saturée de partout, truffée de signes qui s'inventent, une image de René Follet se déguste à la loupe ! Il se faufile du régime verbal de l'écrit au régime spatial des images. Peut-on aller jusqu'à dire qu'il prendrait prétexte de tout livret préalable pour se livrer à la seule passion qui le fait vivre : dessiner, peindre ? Sa dextérité est exceptionnelle. On connaît les dégustations de vins à l'aveugle, où il arrive que des petites productions locales damnent le pion à la renommée de grands crus. Si l'on faisait de même avec des dessins préparatoires, René Follet serait immé-

Une seule vignette à la fois



© Dessin préparatoire pour *Donald Duck* n° 26, René Follet.

Chaque image repense le métier

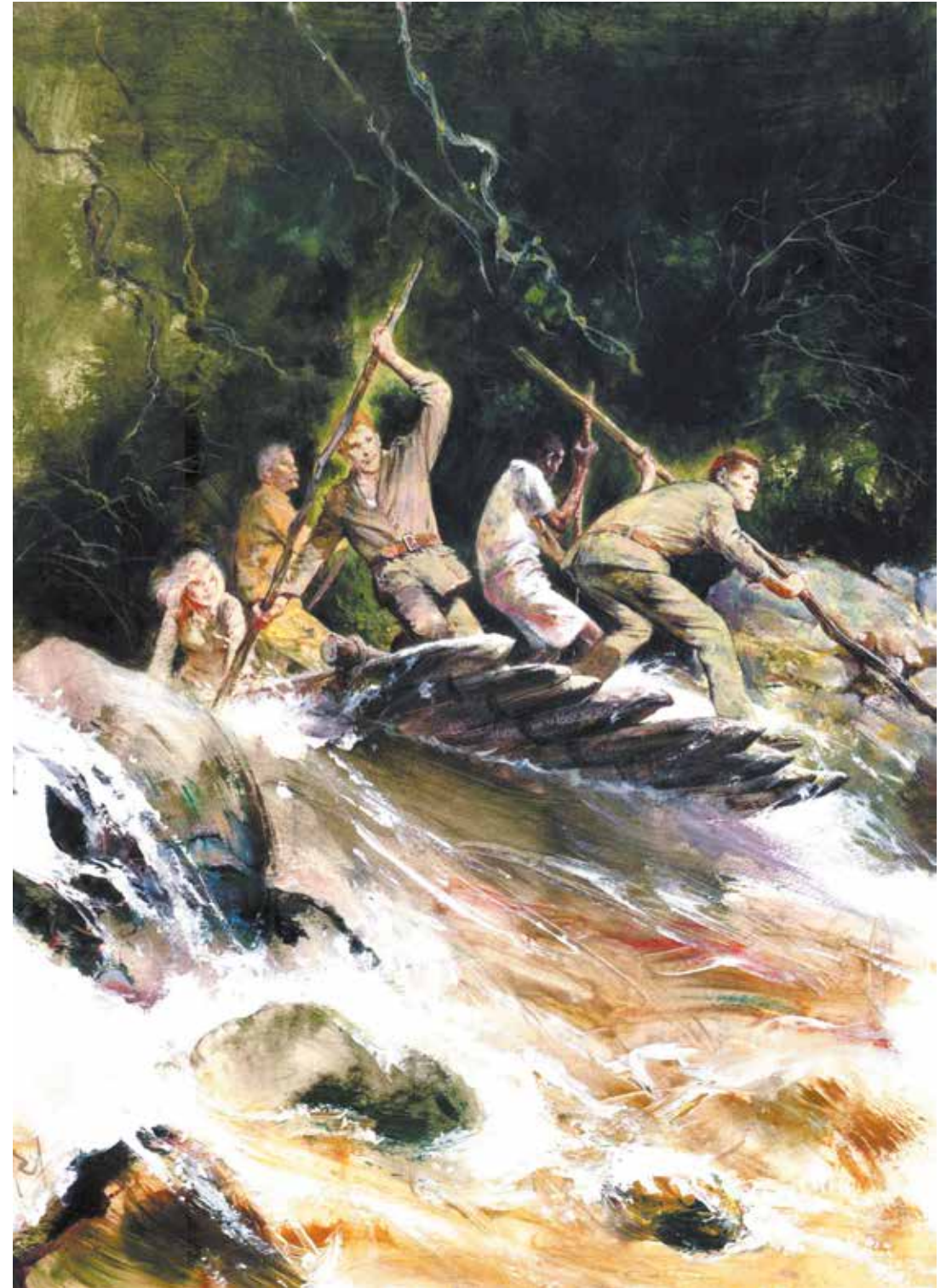
diatement admis dans le cercle restreint des plus grands de l'histoire de l'art ! Adolescent encore, autodidacte, il présente ses dessins à Hergé qui plébiscite son travail, et la soixantaine de chromos qui illustrent alors *L'île au trésor* — déjà — sont publiés au niveau professionnel sans que quiconque s'en étonne. À dix-huit ans, en 1949, ses illustrations sont éditées à la fois dans *Tintin* et dans *Spirou*, ce qui se fait de mieux à ce moment. Tout cela, sans jamais avoir bénéficié des petits secrets et tours de mains que se confient les artisans de génération en génération. Car c'est tout seul que René Follet s'est fabriqué un savoir-faire unique au cours de milliers d'heures, chevillé à la table à dessin. Loin de la production en série, chaque image prend le temps de mûrir. La luxuriance de la forêt vierge dans laquelle Spirou et Fantasio naviguent sur leur pirogue est d'abord celle des innovations graphiques, inédites, proposées par l'artiste. René Follet explore en long et en large la gamme et les combinaisons quasi infinies des signes, expérimente de manière toujours nouvelle ce que permettent l'encre ou la gouache sur tel ou tel support, avec tel ou tel outil. Et surtout, il ne se repose jamais sur ses lauriers, car méfiant de sa propre virtuosité, il n'hésite pas à remettre son bagage en question en tentant une autre manière de procéder. Chaque image repense le métier, faisant de l'artiste un bricoleur-inventeur-graphique hors pair, toujours curieux : le plus professionnel, passionné, et méticuleux des chercheurs. Cela prend du temps, un temps



© Illustration pour *L'île au trésor* de R.L. Stevenson, René Follet, Dupuis, 2013.

dont ne peuvent se délecter ses confrères soumis à l'engrenage de la production continue, à l'impitoyable limite de la date de remise (et dont André Franquin, avec *Gaston Lagaffe* encore, a tiré de nombreux gags).

« D'instinct, j'ai toujours voulu servir une œuvre écrite. Il me fallait donc être confronté à des préalables auxquels prêter ma propre vision. » De quels prérequis pourrait-il s'agir ? Il semblerait qu'ils sont quelques-uns à revenir dans (presque) chaque image réalisée par l'illustrateur. Nombre de récits se tiennent dans le passé, mais à des moments forts... tout autant que l'Histoire vue par le petit bout de la lorgnette. Si les fresques de *L'Oncle Paul* viennent immédiatement à l'esprit, on pense aussi aux mondes disparus des Indiens d'Amérique du Nord, à la Russie d'avant les Soviétiques, l'Afrique d'avant la colonisation, les civilisations d'Égypte, de Chine et de Rome antiques, tous ces mondes éteints, et ces autres mondes détruits par notre modernité. S'il adore peindre la mer (déchaînée



© Illustration de couverture de *La Piste des éléphants*, René Follet, Éditions Lefrancq, 1991.

Quelque chose du navigateur solitaire

de préférence) ou une forêt hostile, c'est que l'ingrédient de la nature indomptée est un autre des moteurs de l'œuvre. Il faut que les protagonistes des récits s'y frottent, bravent des dangers et risquent leur peau, pour s'y trouver puis s'y construire. Un troisième élément se greffe souvent sur ces deux premiers, le comportement relationnel négatif, à tout le moins problématique, ce qui expliquerait l'attachement de René Follet pour le polar, les récits troubles, l'œuvre de Jean Ray, de John Flanders ainsi que, sur le plan graphique, son attirance pour le clair-obscur et les forts contrastes de plans, etc. Est-il exagéré d'y voir le côté sombre d'un créateur qui n'envisage ses rencontres que sur le seul plan de l'amitié ? Ou encore son refus de s'engager durablement dans une relation vis-

à-vis d'un héros ou d'une série ? Sur le plan professionnel, le seul contrat de longue durée qu'ait jamais signé René Follet est celui qui le lie à sa liberté, jamais inféodée à qui ou quoi que ce soit. Il y a quelque chose du navigateur solitaire en lui. L'adolescent René Follet a dévoré *L'île au trésor*, fasciné par les périls de ce récit qui transforme le gamin en homme. Confronté à la violence de la vie, aux vicissitudes des humains, il comprend qu'un trésor n'est pas d'or et de pierres précieuses, et ne se découvre pas non plus dans le tintamarre médiatique : il se forge au quotidien, à l'abri des regards, au loin, sur l'île à la fois proche et lointaine de la table à dessin, quelque part au bout de son océan imaginaire.



© Illustration de couverture de *Victoire sur la nuit antarctique*, René Follet, Casterman, 1960.

Marc Descornet : Louis Joos



TAKE IT EASY,
BUT TAKE IT !



CREATIVITY IS MORE THAN BEING
DIFFERENT... MAKING SIMPLE,
AWESOMLY SIMPLE, THAT'S CREATIVITY!



THERE IS NO BOUNDARY LINE
TO ART. YOU'VE GOT TO...



...LEARN YOUR INSTRUMENT. THEN, YOU
PRACTICE, PRACTICE, PRACTICE. AND
THEN, FORGET ALL THAT AND JUST WAIL.



AFTER ALL THE INVESTIGATION,
ALL OF THE TECHNIQUE DOESN'T
MATTER. ONLY IF THE FEELING IS RIGHT.



J'AIME FAIRE DES CHOSES DIFFÉRENTES, ADAPTÉES
À UNE ATMOSPHÈRE, À UN CLIMAT, AVEC DES
TECHNIQUES DIFFÉRENTES ... ET D'Y ALLER
AVEC DÉLECTATION ET PASSION!



Frodo de Decker, l'Ottodidacte syncopé



© De Ridder, tome 2 : Willen ze bijten?, Frodo de Decker, Oogachtend, 2019.

Un artiste de 40 ans dont l'« énorme production » se résume à cinq albums, cela ne témoigne pas immédiatement d'une riche carrière. Soit Frodo de Decker est incroyablement lent et imagine qu'un artiste se doit de l'être, soit il a d'autres cordes à son arc...

Frodo, au contraire, trouve sa carrière bien remplie. Le premier tome d'*Otto* sort en 2012, et il devient dessinateur à plein temps en 2015. « J'ai dessiné les trois albums d'*Otto* après mes heures de travail, enfin plutôt avant, car je donnais des cours de guitare le soir. » Après des études avortées de graphisme à Sint-Lukas Bruxelles, « la révélation [lui] tombe dessus » lorsqu'il suit des cours de guitare au Jazz Studio d'Anvers. Il parvient à gagner sa vie en enseignant à l'école de musique de sa localité : « J'y ai cultivé une certaine autodiscipline, ce qui m'a

été utile plus tard dans ma carrière de dessinateur. » Malgré un emploi du temps chargé et des essais dans différents groupes de jazz, il revient à sa première passion : le dessin. « En tant que dessinateur, vous dépendez uniquement de vous-même. » Résultat : trois albums d'*Otto*, deux de *De Ridder*, cinq livres jeunesse, des travaux d'illustration pour des entreprises, des manuels scolaires et la presse. Sans oublier la courte histoire de l'album en hommage à *Kiekeboes*.

Otto-mobile

« J'avais réalisé, à vingt ans, quelques pages d'*Otto*. J'ai recommencé à explorer cet univers, d'abord en gags, puis en un album entier qui n'est jamais sorti [sauf en numérique pour iPad par Peter Bonte, ndlr]. En réalisant que ces gags épars pouvaient devenir une histoire continue, les pièces du puzzle ont commencé à s'emboîter. »

On en reste sans voix

« Pour moi, une bande muette, ce n'est pas difficile, cela nécessite juste un état d'esprit différent. Mais je me suis heurté à certaines limites techniques dans *Otto 3*. L'histoire devenait trop compliquée. Et les modestes chiffres de vente ont également joué un rôle dans ma décision d'arrêter. »

Rubis sur l'ongle

« Financièrement, mes cours de guitare me suffisaient. Mais pour *Otto 2* et *3*, j'ai reçu des subsides du Vlaams Fonds der Letteren, j'ai pu diminuer mes cours. Lorsque les gens de la profession vous soutiennent, c'est une fameuse motivation. »

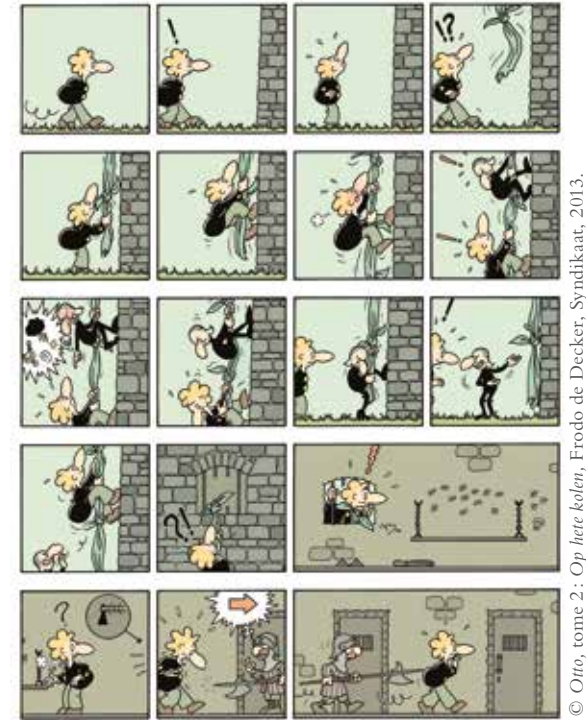
La couleur de l'argent

« Je suis moi-même allé chez un éditeur français, pour tenter de vendre *Otto* à l'étranger. Chez Paquet [1500 exemplaires par album, ndlr], j'ai rencontré des dessinateurs pro – Charel Cambré m'a engagé pour faire de l'encrage – mais... je n'ai jamais vu la couleur de l'argent. Grâce à la maison d'édition Syndikaat et surtout via le Vlaams Fonds der Letteren, *Otto* est paru en Chine. *De Ridder* est né de mon enthousiasme. J'ai été publié dans *P-Magazine*, et à présent dans *Eppo* et dans *Veronica Magazine*. Je m'estime très chanceux. Je me consacre à 30 % à la BD et à 70 % à l'illustration. Le journal *Het Nieuwsblad* est mon principal commanditaire. J'aimerais dessiner des BD à plein temps, mais l'illustration me permet d'essayer différents styles et méthodes. »

Adeptes de la ligne claire – son dessin est au service de son histoire –, ce grand fan de *Watchmen* ne limite pas son univers visuel à Hergé. Dans *De Ridder*, il explore un univers différent, assez proche du monde satirique et absurde des Monty Python et de leur *Sacré Graal* aux multiples références culturelles.

Satisfait ?

« J'ai déjà atteint ma principale ambition : vivre de mes dessins. Pour le reste... *wait and see*. Je prépare actuellement une série de bandes dessinées pour enfants, entre deux commandes. Les éditeurs s'y intéressent également. Ce serait bien si cette série voyait le jour. Si ce n'est pas le cas, pas de problème. Il y a toujours de beaux projets qui arrivent. »



© Otto, tome 2 : Op hete kolen, Frodo de Decker, Syndikaat, 2013.



© De Ridder, tome 1 : Kruistocht in lederhose, Frodo de Decker, Syndikaat, 2017.

Otto, tome 1 : *Blijven roeien!*, Frodo de Decker, Syndikaat, 2012. Traduit chez Paquet en 2014.

Otto, tome 2 : *Op hete kolen*, Frodo de Decker, Syndikaat, 2013. Traduit chez Paquet en 2015.

Otto, tome 3 : *De uitverkorene*, Frodo de Decker, Syndikaat, 2014.

De Ridder, tome 1 : *Kruistocht in lederhose*, Frodo de Decker, Syndikaat, 2017.

De Ridder, tome 2 : *Willen ze Bijten?*, Frodo de Decker, Oogachtend, 2019.

Pif, paf... pouf.



Franchement, c'est pas terrible en ce moment. Les tempêtes se multiplient, Trump va briguer un second mandat, les rats anglais ont fini par quitter le paquebot, les Chinois se mettent à exporter un truc pas catholique, et mon coiffeur a déménagé. C'est bientôt le printemps ? La belle affaire !

Les nuages s'amoncellent, les virus se renforcent, et pour ne rien améliorer, les sorties BD prennent bien soin d'éviter la tendance *feel-good*, lointaine mode éditoriale. 2020, année de la BD ? Je sais pas vous, mais moi j'espère que d'ici la Toussaint, on se fendra plus la poire que le cœur...

Ça m'est tombé dessus d'un coup, comme ça. Le ciel. Il m'est tombé sur la tête. Sur une autoroute de Bourgogne, entre le Jura et la Normandie. Des trombes d'eau. J'ai même cru voir un saumon passer devant mon pare-brise. Et un vent ! La voiture devant moi s'est soulevée à moitié. La radio, au lieu de nous avertir comme d'habitude des conditions de circulation, nous mettait en garde contre ce con de virus qui faisait des tas de morts et de malades partout dans le monde. Même en Belgique. Ah ! elles étaient déjà loin ces vacances ! On perd 1 000 mètres d'altitude, et crac ! Bienvenue dans la réalité.

À l'arrivée, ma boîte aux lettres est saturée de colis prometteurs : leur poids dans les mains laissait présager de bonnes soirées de lecture. Et paf ! 450 pages sur la bombe d'Hiroshima. Quand je disais que le ciel me tombait sur la tête... Pas grave, je reçois des planches d'une bonne BD à corriger, je vais me rattraper. Vlan ! 80 pages sur la Première Guerre mondiale. Je me rabats sur le dernier *Journal de Spirou* : *Seuls* est devenu une série où les enfants se livrent une guerre violente et sans merci. Pires que les adultes.

À Angoulême cette année, du moins pour ceux qui ont réussi à atteindre la ville malgré les grèves et les blocages, les auteurs ont posé le crayon et sont sortis manifester dans la rue. Bim ! De mon côté, j'essayais d'assister à la cérémonie de remise du prix jeunesse, mais manque de pot, j'avais une bête accréditation presse du festival et non une accréditation de l'Élysée. M'enfin... ? Exit les journalistes spécialisés, seuls monsieur Macron et ses invités seront autorisés à donner leurs avis éclairés sur la question. Camille Jourdy doit être ravie de savoir que *Les Vermeilles* portera un macaron « Lu et approuvé par l'Élysée ». Même la cérémonie des Césars a été gâchée cet hiver par une ambiance qui se prêtait plus à la guillotine qu'à la brillante.

Pff... Qu'est-ce qui ne tourne pas rond en ce moment ? Greta nous aurait-elle, à tous, coulé notre moral dans du béton végétal ? Tout est-il aussi pourri ici-bas ?



© Alex Ross, 2001.

Chez moi, j'ai un grand sac pour les bouquins que je ne désire pas garder. Il se remplit vite ces derniers temps. Ces livres, je suis sûre de ne jamais les relire un jour. Ils sont remplis de guerres, d'enfants cancéreux, de couples déchirés, de racisme à vomir, de vivants persécutés. L'espoir diminue comme peau de chagrin. À l'image d'un kiosque à journaux, les titres des communiqués de presse BD pleurent le proxénétisme, les attentats terroristes, les faillaises qui s'effondrent, les eaux qui montent, notre pauvre planète que nous devons bientôt abandonner, et ce féminisme à outrance qui s'étale. Argh ! Madame Bretécher doit se retourner dans sa tombe toute fraîche, constatant le tournant excessif que prend ce mouvement qu'elle a si bien défendu à sa manière. À ce rythme, les hommes auront autant de droits que les femmes dans les années 1950.

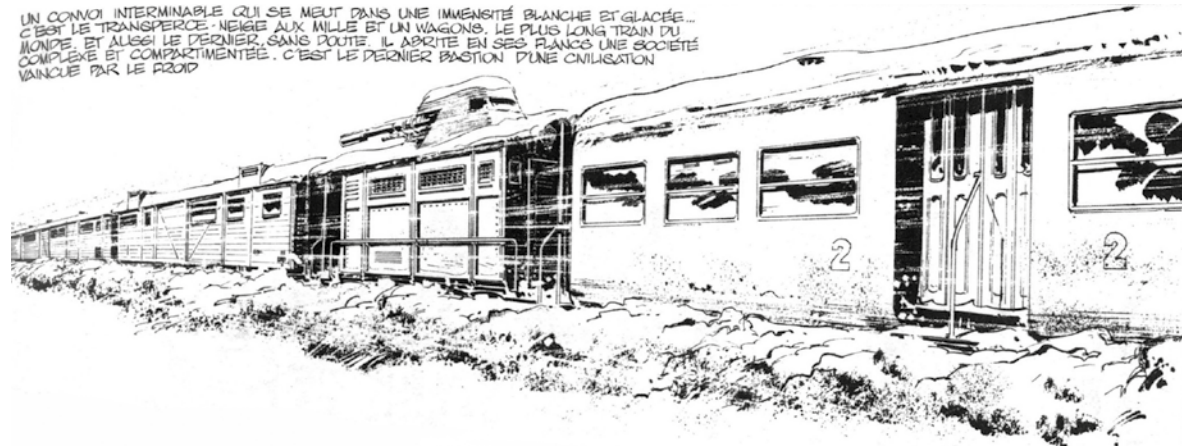
Il est normal que les livres parlent des problèmes de leur époque. C'est leur rôle. Mais le climat actuel, en plus de se réchauffer, se révèle particulièrement anxiogène. On ne peut pas dire en tout cas que les nouveautés de cette fin de

Les clowns ont le sourire faux, de nos jours.

saison participent à la bonne ambiance générale. Et si nous devons compter sur Ducobu ou le Joker – au cinéma comme en librairie ! – pour nous recoller un sourire aux lèvres, autant dire que la partie est truquée d'avance. Les clowns ont le sourire faux, de nos jours.

Alors moi, tac ! j'annonce que, quitte à faire l'autruche, je vais courber l'échine et laisser passer la tempête. Je vais fourrer mon nez dans mes vieilleries rassurantes, Watterson, Bretécher, Taniguchi, Loisel, Sempé, Schulz, Pratt, Franquin... mais sans idées noires ! Et sur l'écran je vais ressortir ce très vieux clown en noir et blanc, avec sa moustache, sa canne et son chapeau melon, dont le sourire, bien que souvent à l'envers, a le mérite de remettre le nôtre à l'endroit. Allez ! Zou ! Il faut croire que l'été sera rempli de soleil, de poumons gonflés à bloc, et de Jeux olympiques réjouissants au pays du manga. Il s'agit d'entrer en résistance ! L'atmosphère est délétère, soit... mais franchement, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? !

Chronique rédigée début mars 2020.



Alexis et Lob présentent le personnage principal de l'album *Le Transperceneige*, le train, ainsi que la société qu'il transporte. © Casterman, 1977.

Ces livres qui nous manquent...

Le *Transperceneige*, de Alexis et Jacques Lob

Parmi les livres jamais réalisés, *Le Transperceneige* occupe une place particulière. Commencé par un dessinateur, puis interrompu, il a finalement été réalisé par un autre... Son histoire habite donc bien notre bibliothèque, mais sans le graphisme originellement prévu.

Né Dominique Vallet en 1946, « Alexis » démarre tôt. Dès 1965, il publie des illustrations dans la presse, notamment dans *Lui*. En 1968, il entre au journal *Pilote*, dans lequel il travaille

seul ou avec différents scénaristes, dont Gébé, Lob, Goscinny, Reiser, Mandryka, pour ensuite réaliser trois albums avec Fred, la série des *Timoléon*. Dans celle-ci, un improbable savant cherche la fortune dans le passé, à l'aide d'une machine à voyager dans le temps. Titre du premier volume : *Time is money*. Il mène également une collaboration avec Gotlib sur des parodies de films célèbres, rassemblées en deux albums sous le titre *Cinémastock*.

L'un des secrets de l'impact d'Alexis est de mettre son trait plutôt classique, se rapprochant de dessinateurs réalistes américains – tel par exemple Milton Caniff –, au service de scénarios humoristiques totalement décalés. Dans cette veine, nous trouvons les détournements publicitaires inventés par Gotlib dans les premiers numéros de *Fluide Glacial*, rassemblés

dans l'album *Dans la joie jusqu'au cou*. Cette apparente « contradiction » d'un graphisme réaliste au service de l'humour débouchera sur une décision logique dans le chef des scénaristes Lob et Gotlib : proposer à Alexis la célèbre parodie des super-héros américains, *Superdupont*.

Ensuite, Jacques Lob propose à Alexis un scénario purement réaliste. Un immense train, dans lequel se trouvent les derniers individus composant l'humanité, circule en continu autour du globe sous ère glaciaire. La société qu'il transporte est organisée en classes sociales, pour lesquelles les ressources disponibles sont réparties de manière radicalement inégalitaires. De l'arrière du train où les pauvres sont entassés, un groupe de rebelles décide de remonter le convoi et, en dépassant notamment les voitures du clergé et de la bourgeoisie, cherche à atteindre le président, installé dans les voitures de tête proches de la « Sainte Loco ». Séduit, Alexis s'attelle à la tâche. Il réalise seize pages magnifiques puis, à l'âge de 31 ans, meurt brutalement, le 7 septembre 1977. Alexis aura publié douze albums au cours de sa brève carrière.

Après une période de deuil, Jacques Lob reprend son scénario au début des années 1980, en cherchant un nouveau dessinateur ; des essais existent de François Schuiten, d'autres de Régis Loisel, tous deux alors débutants. Au final, après une publication dans la revue (*À suivre*), les lecteurs peuvent, en 1984, tenir en main l'album, réalisé par Jean-Marc Rochette. Comme Alexis, il était jusque-là auteur de bandes plutôt situées dans le registre de l'humour, par exemple *Edmond le cochon*, sur scénario de Martin Veyron.



La couverture de l'album, finalement réalisé par Jean-Marc Rochette. © *Le Transperceneige*, Jean-Marc Rochette et Jacques Lob, Casterman, 1984.

Si lire l'album terminé avec les traits d'Alexis nous manque inévitablement, ce livre reste cependant l'un des plus marquants des années 1980. Depuis, la carrière de Jean-Marc Rochette est intimement liée au *Transperceneige*, dont il fera revivre l'univers à plusieurs reprises, avec divers (co-) scénaristes. En 1999 et 2000 sortent *L'arpenteur* et *La traversée*, réalisés avec Benjamin Legrand. Après une adaptation réussie au cinéma – par le Coréen Bong Joon Ho –, un nouvel album paraît en 2015 en guise de conclusion au périple du convoi, *Terminus*, réalisé cette fois avec Olivier Bocquet. Enfin, en 2019, sort un premier volume – sur trois – de *Transperceneige Extinctions*, en collaboration avec Matz, racontant l'avant cataclysme et les événements menant les humains à se réfugier dans le train. Les craintes sont légitimes face aux cas de suites, relançant une histoire prévue au départ en un volume, surtout quand celui-ci est devenu mythique... Mais à chacun des retours du train, la qualité est au rendez-vous ! Parcours sans faute pour ce convoi d'albums du *Transperceneige*.

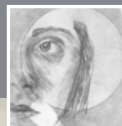


La révolte se prépare, les rebelles évoquent l'action à venir. Dernière bande de la planche 9, réalisée par Alexis. © *Le Transperceneige*, Alexis et Jacques Lob, Casterman, 1977.

Un groupe de rebelle cherche à atteindre le président, installé dans les voitures de tête proches de la « Sainte Loco »

Sara Gréselle : Cousines

<https://saragreselle.ultra-book.com>



Elle, c'est Elsa. Ma cousine germaine. Ma mère a failli m'appeler comme elle.



Comme chaque été, on se retrouve pour les vacances. Elle a deux ans de plus que moi mais ça ne se voit pas tant que ça. D'ailleurs, on fait presque la même taille.



On a un vrai château dans un arbre. Dedans, on peut jouer aux amoureux.



Puis un jour, bizarre, elle a été "trop grande" pour entrer dans le château. "Trop grande" pour qu'on s'habille pareil. "Trop grande" pour les faux ongles en papier collant.



"Trop grande" pour regarder avec une lampe de poche sous la couette : "Trop grande" pour
"on disait que je suis". "Trop grande" pour rigoler.

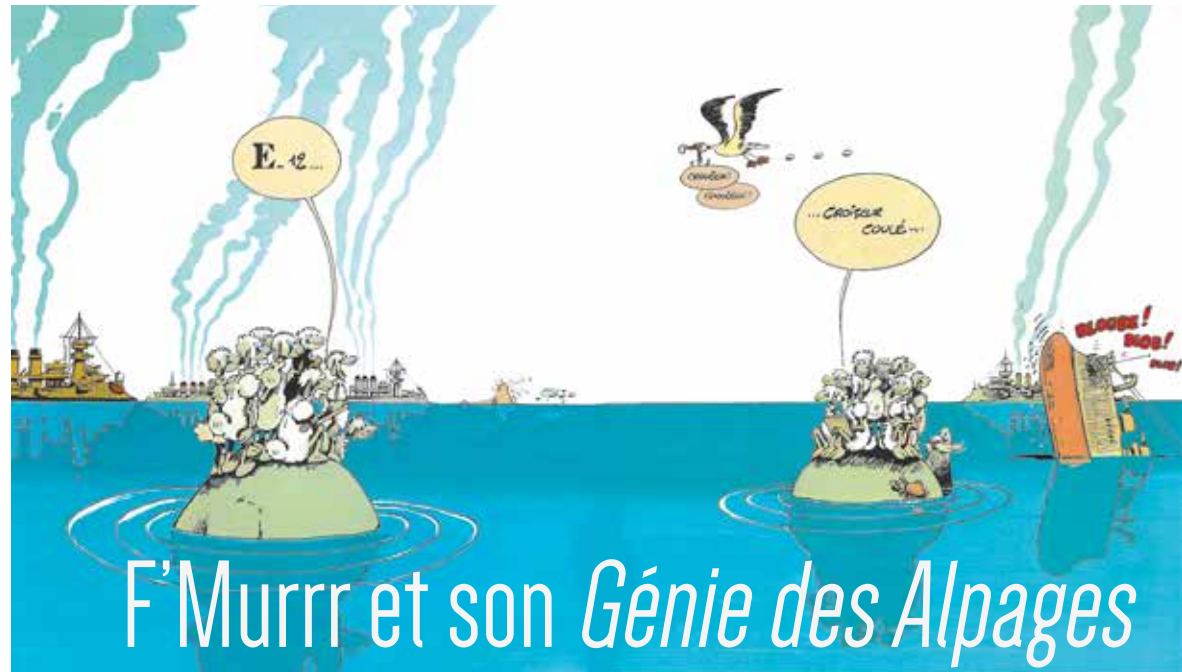


Avec ses deux petites pointes sur la poitrine, on ne se ressemblait plus tant que ça...



C'est à partir de là qu'elle a préféré jouer avec le voisin Fréchéric.

Le retour à la nature



© F'Murrr, Dargaud.

C'est en prenant un café à notre table habituelle au *Plattestein*, que Daniel Fano m'a dit son désir de poursuivre sa réflexion sur Krazy Kat de George Herriman – 64^e page n° 15, avril 2019 – par un article sur *Le Génie des Alpagnes* de F'Murrr. Daniel voyait de nombreux liens, comme une filiation entre ces deux œuvres et ses deux auteurs. C'était la dernière fois que je prenais un café avec l'ami Daniel. Notre poète s'est, discrètement, éclipsé pour rejoindre ses amis rêveurs, rimailleurs, idéalistes ou jongleurs. J'ai décidé de relire *Le Génie des Alpagnes* pour y découvrir ce qui émoustillait Daniel et de vous en parler. Bien sûr, je ne suis ni poète ni écrivain, mes rêves ne sont pas ceux de Daniel et ma lecture sera sûrement très différente de la sienne. Il me comprendra.

Richard Peyzerat naît le 31 mars 1946 à Paris et nous quitte le 9 avril 2018. Après l'école des arts graphiques, il intègre, en 1971, l'équipe de l'hebdomadaire *Pilote* avec ses *Contes à rebours* qu'il signe « F'Murrr ». Avec deux R, au fil des années il en ajoutera un troisième, puis un quatrième. Pourquoi ? Parce qu'il en avait envie.

Pilote est dirigé par René Goscinny. Après 18 mois, celui-ci lui signifie la fin de sa série qui ne semble pas trouver son public. F'Murrr quitte Paris pour se réfugier chez une sœur qui vit dans les Alpes où, tiens tiens, il occupe ses journées à observer un berger.

Tout est réuni pour déclencher l'alchimie. Nous sommes en 1973, la société est en pleine branlée, Mai 1968 a fissuré les certitudes d'un vieux monde claquemuré derrière ses remparts et parapets. F'Murrr, qui est un inconditionnel de Hergé mais surtout d'André Franquin et de George Herriman, a son univers face à lui : un

berger, un chien berger et un bouc Romuald et, surtout, deux cents brebis ! Toutes ont un prénom et sont répertoriées sur les réseaux sociaux.

Un peu d'histoire fromagère

C'est dans les cantons de Fribourg et de Vaud qu'apparaissent les premiers Armaillis, du patois gruérien *armaye*, vache. La tradition remonte au Moyen Âge, au xv^e siècle, aux premiers beaux jours, les armaillis, des fermiers, montent au plus haut avec les troupeaux de bovins, ovins ou caprins pour profiter des herbes fraîches et abondantes. Le lait produit est utilisé pour la fabrication des fromages de Gruyère ou d'Emmenthal. Des navettes quotidiennes descendent les fromages et remontent le pain, la nourriture ou les nouvelles du village. Au fil de l'estive, d'alpage en alpage, le troupeau redescend vers le village où il passera l'hiver.

F'Murrr installe ses personnages dans un décor rêvé, et absurde, de montagnes. Autant Hergé propose un Himalaya réaliste, autant l'alpage de F'Murrr est plutôt inspiré des décors de George Herriman. Il est un accessoire en carton-pâte, déplacé au gré des besoins du metteur en scène et du déroulement de l'histoire. Il est un des personnages de l'histoire, comme il l'est aussi dans les films des Monty Python ou, avant eux, de Laurel et Hardy. Le décor fait partie du *nonsense* du burlesque des annales de l'alpage.

Les 45 épisodes télévisés que les Monty Python réaliseront de 1969 à 1974 sont une source d'inspiration, et probablement une découverte, pour F'Murrr. Contrairement à ce qui est affirmé dans la préface du premier volume de son intégrale du *Génie*, ce n'est pas du surréalisme mais du *nonsense*. Celui-ci se caractérise par ses défauts de sens, ses absurdités et ses aberrations, sans esprit, sans raison, insensés. *Mister Bean* de Rowan Atkinson (1990-1995) est un autre grand moment de *nonsense*. Tandis que le surréalisme est un ensemble de procédés de création et d'expression utilisant des forces psychiques (automatisme, rêve, inconscient) libérées du contrôle de la raison.

Les influences

F'Murrr a, comme beaucoup, découvert la BD à travers Hergé, dont il s'inspirera pour reproduire le mouvement en décomposant une action entre des personnages différents, ce qui contri-

Le pseudo F'Murrr vient du Chat Murr des contes d'Hoffmann

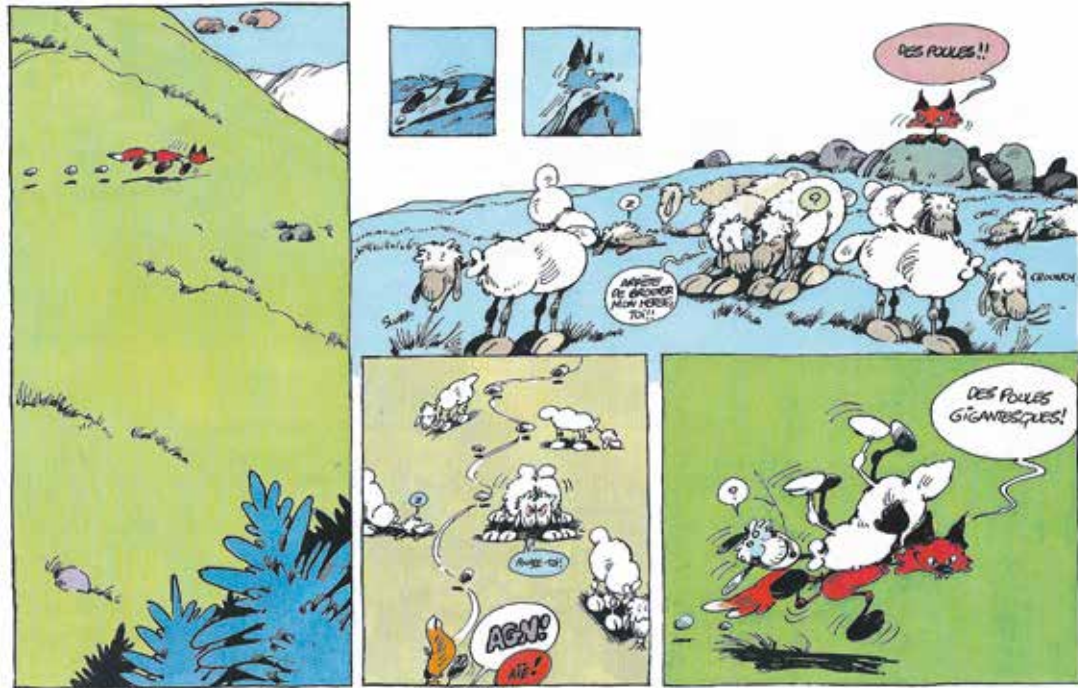
bue à faire avancer le récit. Il a aussi une passion pour Franquin et plus particulièrement pour son antihéros Gaston. Il suffit pour s'en persuader de regarder la silhouette du chien berger, qui se tient toujours debout, les yeux dissimulés derrière sa mèche, le corps un peu voûté, la démarche souple, caoutchouteuse. Comme Franquin, F'Murrr est le metteur en scène de ses personnages, il les laisse gambader et développer leur propre imagination qu'il sert avec un trait de plus en plus souple, délié, libre...

Les réflexions du chien sont bourrées d'imagination et de savoirs incongrus mais bien réels, dès le premier épisode, il cite Einstein et Rostand. Héros sans nom, il traverse, placide, quinze albums à contenir, ou serait-ce à protéger, les désirs de liberté du troupeau turbulent, revendicateur, libertaire.

Tout aussi anonyme, le premier berger qui cédera son troupeau à Athanase après une soixantaine d'épisodes. Et enfin le bouc, Romuald, qui a bien du mal à se faire entendre par ses deux cents brebis.

Les trois mâles ne sont que des suiveurs qui se croient décideurs

Nous voilà dans un univers *Schtroumpf* inversé : ici ce sont les filles qui sont majoritaires. Mai 1968 et le féminisme sont passés par là. Souvenez-vous, au début, en 1958, les Schtroumpfs ne sont que des mâles entre eux. C'est en 1966 que Peyo introduit la Schtroumpfette, un laideron insupportable créé par Gargamel le dieu/démon du Pays maudit. Capricieuse et obsédée par son apparence, elle bénéficie de la première intervention de chirurgie esthétique de la BD, le Grand Schtroumpf transformant la souillon à la chevelure noire en une blonde copie de Brigitte Bardot. D'emmerderesse, elle devient un trophée : la femme-récompense des vainqueurs dans l'album *Les Schtroumpfs olympiques*. L'esprit féministe ne souffle visiblement pas dans l'atelier de Peyo où madame Adolphine et la chèvre de Pirlouit ont longtemps été les seules représentations du féminin.



© F'Murrr, Dargaud.

On en est loin dans le *Génie*, ce sont les deux cents brebis solidaires et libérées qui mènent le destin collectif de l'entreprise lainière et fromagère. Les trois mâles plastronnent chacun dans leur style. Les efforts du bouc Romuald pour attirer l'attention des pastorales agnelles et vacives, sont aussi navrants que ceux de Brel dans *Les bonbons* (1963 et 1967). Il ira jusqu'à défier un bouc quatre fois plus gros que lui dans un duel désespéré et désespérant. Les autres masculins qui transitent par l'alpage sont souvent fats, stupides, monomaniaques ou imbus de leur rôle, tel le lion errant qui cherche son « liré », le sphinx ahuri, l'ange qui perd ses ailes ou Saint-Exupéry qui ne veut que réparer son moteur...

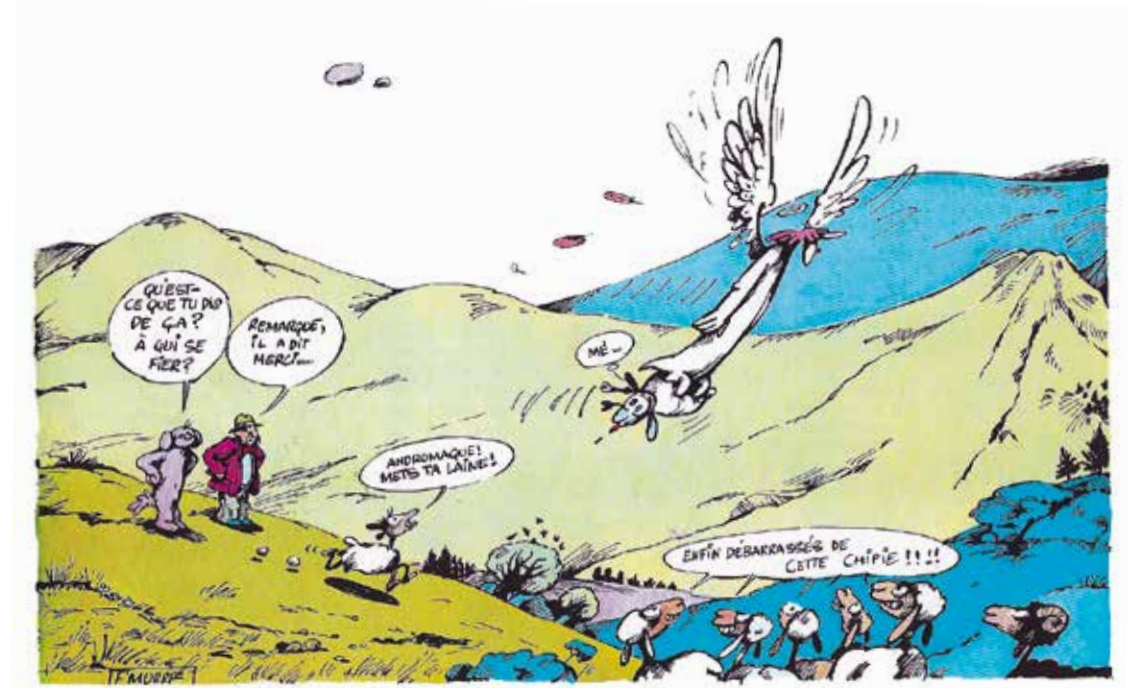
Le Génie des alpages est une société féministe. Mais pas que...

L'Alpage est une société féministe dominée par un collectif féminin

Un peu d'analyse sociopolitique

BD post-soixante-huitarde, *Le Génie des Alpes* intègre l'ensemble des changements et des courants de société et de politique qui prolongeront l'éruption estudiantine. Le féminisme bien sûr, mais aussi l'écologie dans son intérêt pour le retour à la nature – beaucoup de jeunes rêvaient de moutons, de fromages et de laines. La nécessité de repenser les pratiques d'une société qui consomme, produit, gaspille et jette sans en mesurer les effets. La nécessité de protéger la nature. Une des occupations favorites du troupeau est de faire disparaître et comptabiliser les touristes qui s'aventurent dans leur pâturage : encore deux tombés dans une faille... Cinquante ans plus tard, notre société commence à s'inquiéter des dégâts provoqués par les touristes, sur les alpages bien sûr mais aussi sur l'Everest, à Venise ou Amsterdam...

Mai 1968 remet en question nos façons de vivre, de nous organiser, de faire société, qui sont toujours construits sur des dogmes multi-millénaires : le patriarcat, l'argent, les religions, l'organisation des pouvoirs – 1968 est aussi



© F'Murrr, Dargaud.

l'année du Printemps de Prague qui ébranlera à terme les dictatures communistes, c'est aussi les prémices des mouvements pacifistes et anti-nucléaires, l'opposition à la guerre menée par les États-Unis au Viêt Nam –, c'est aussi les premières réflexions sur l'organisation du travail que certains, et surtout certaines, veulent autogestionnaire ou cogestionnaire. Quand F'Murrr crée sa société dans un alpage, en 1973, des expériences se développent ; notamment à l'université de Louvain-la-Neuve, les nettoyeuses virent leur patron (un mec, bizarre, non ?) pour devenir leurs propres patronnes et s'organiser en structure cogérée : Le balai libéré. Si F'Murrr n'a peut-être pas eu vent de la prise de pouvoir de ces femmes, il n'a pas pu louper l'expérience d'autogestion menée à l'entreprise horlogère LIP de Besançon. Commencée au début des années 1970, et jusqu'en 1976, le combat et l'expérience menés par les ouvriers vont mobiliser des milliers de personnes dans le Doubs, en France et en Europe. L'expérience LIP sera écrabouillée par les choix politiques notamment de Jacques Chirac, alors Premier ministre, et Michel Rocard (PS).

L'influence britannique de Stan Laurel, des Monty Python ou de Mister Bean...

La société est en ébullition et est innovante. F'Murrr crée sur son Alpage un troupeau cogéré par les vraies productrices, les brebis. Ce sont elles qui produisent le lait et la laine. Le patron, le berger, et ses contremaîtres, le chien et le bouc, eux, ne produisent rien. Il ne faut pas se tromper, ce sont les brebis et l'organisation interne du groupe « troupeau » qui décide de ce qui est bien, ou pas, pour la petite communauté. Sur l'Alpage et contrairement à la réalité, l'expérience se poursuivra jusqu'à son dernier album inachevé.

D'un univers graphique aux albums concepts

F'Murrr réalise des gags en deux planches, pour la raison très évidente que deux planches lui rapportent plus qu'une. Sa première planche est un simple « gaufrier » de 8 cases, 2 cases sur 4 rangées. Première originalité, il n'y a pas de filet blanc entre les cases, les images se



© F'Murrr, Dargaud.

Un monde rêvé traversé par des ombres obsédantes du monde réel

touchent et partagent un même espace-temps narratif avec toutes les torsions du temps possibles. Deuxième originalité, seules les cases 1, 4, 5 et 8 ont un cadre. Les cases 2, 3, 6 et 7 sont ouvertes et, dès la deuxième planche, F'Murrr crée une case ouverte des trois cases 6, 7 et 8. L'usage des cases ouvertes et fermées est récurrent, mais petit à petit ce cadre relativement rigide est bousculé, et les rythmes graphiques et de lecture s'éclatent au gré des gags. Certains sont de véritables patchworks qui bousculent le lecteur grâce aux swings imaginatifs de l'auteur. Pour F'Murrr, tous les coups graphiques sont permis pour déstabiliser ses lecteurs. Tournez la page et vous retrouvez une double page et un univers apaisé composé de 4 bandeaux par page...

Les premiers albums sont des recueils des gags. À partir de l'album 10, F'Murrr crée des albums concepts où il utilise toutes les capacités de la technique et de l'impression...

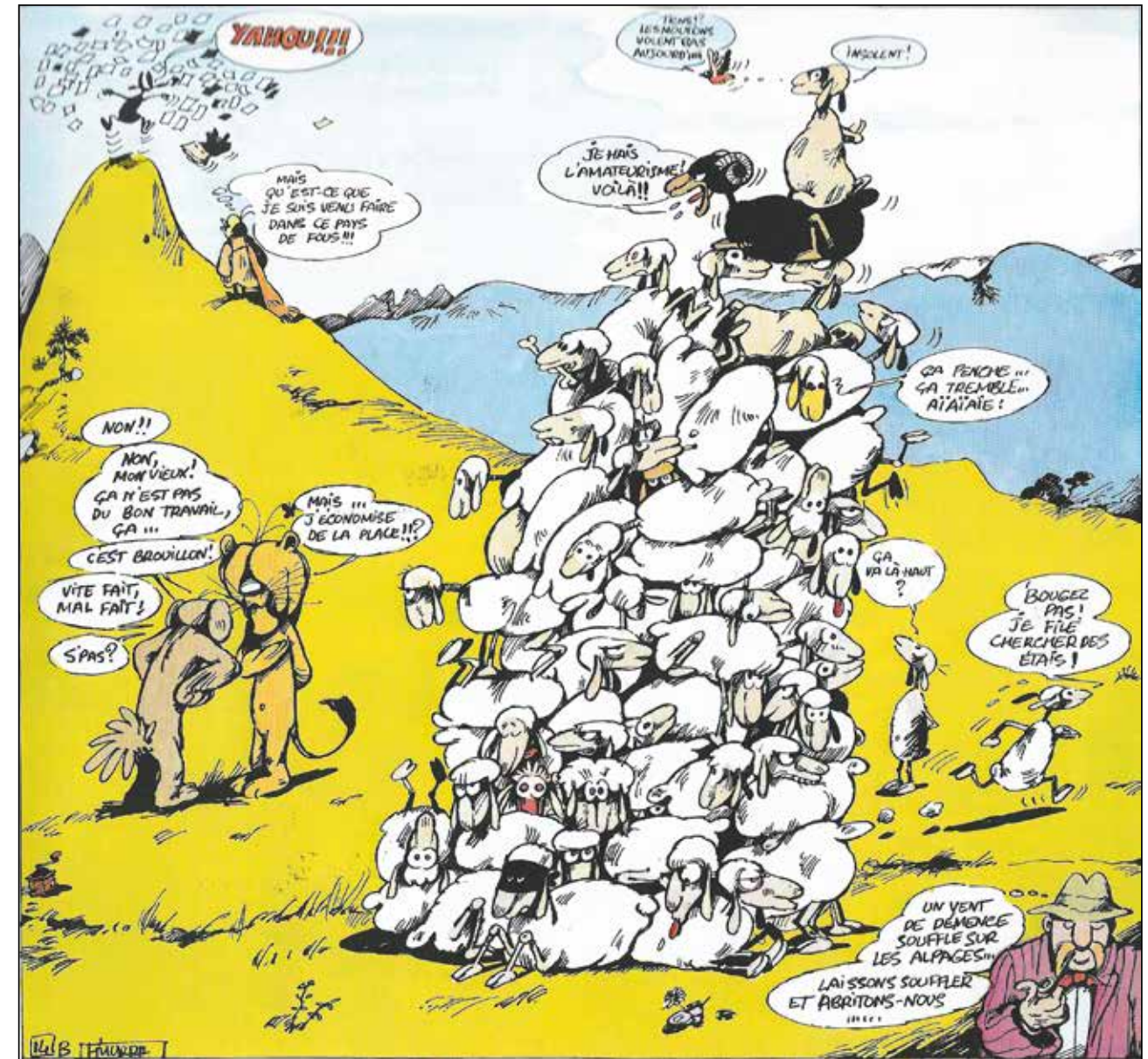
Un auteur à redécouvrir pour ses ancrages sociaux et sa liberté d'esprit. Il a été proche du collège des « Solutions imaginaires ».

Pour ceux qui aiment cela, ses albums multiplient les références, écrites ou graphiques, à

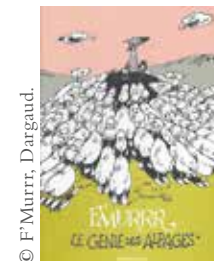
une multitude de personnages historiques ou imaginaires, et aussi à des membres éminents du monde de la BD. C'est dans ce cadre que nous avons surpris, sous les traits du premier berger, notre ami et collaborateur de 64^e page, Vincent Baudoux.



© F'Murrr, Dargaud.



© F'Murrr, Dargaud.



© F'Murrr, Dargaud.

Le Génie des Alpes – intégral n° 1, Dargaud, 2019. Cinq volumes prévus.

La BD et ses reprises... Une chronique « subjective » !

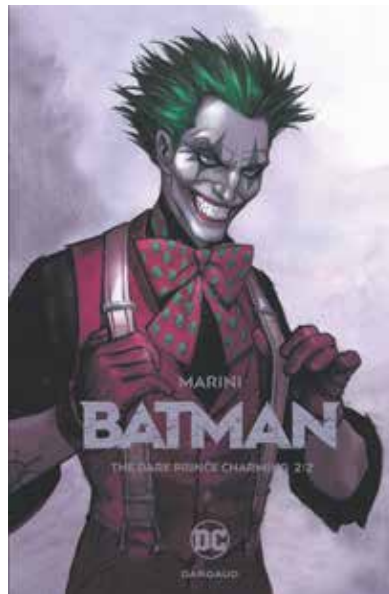
La transmission d'un personnage de papier à d'autres auteurs que ses créateurs n'est pas chose nouvelle. La bande dessinée américaine en use et en abuse depuis toujours. Les super-héros appartiennent en même temps à l'imaginaire collectif, et à des éditeurs qui multiplient dessinateurs et scénaristes. Il y a là une démarche qui touche plus à « l'économique » qu'à la culture populaire... Avec de superbes réussites, malgré tout, comme le *Batman* de Marini.

L'Europe n'est pas en reste, évidemment.

Il y a d'abord les auteurs vivants qui décident de voir leurs personnages entre d'autres mains que les leurs. Peyo et Morris ont passé le relais à bien d'autres dessinateurs. Avec quelques surprises, bonnes ou mauvaises, comme *Benoît Brisefer*, qui n'a pas rencontré le succès qu'il méritait. Avec Yslaire, aussi, qui s'est fait avec bonheur le mentor de quelques excellents dessinateurs.

Il y a ensuite les séries qui survivent à un de leurs créateurs. À la mort de Goscinny, Uderzo n'a jamais trouvé le souffle de génie de son scénariste. Et les derniers albums parus, sous une autre signature que celle d'Uderzo, ne me paraissent pas avoir fait illusion bien longtemps : *La fille de Vercingétorix* me semble bien fade... Mais les ventes, elles, n'ont rien de fade, et c'est est là, sans doute, l'essentiel dans une industrie qui oublie qu'elle est aussi un art !

Dans ce genre de reprises, même si le succès financier reste au rendez-vous, le bon côtoie le mauvais, c'est certain. Relisez les *Lucky Luke* créés après la mort de Morris, et vous com-



© *Batman*, tome 2, Marini, Dargaud, 2018.

prenez ce que je veux dire ! Le dessin, lui, reste fidèle à Morris, mais les scénarios, parfois, pèchent par manque d'humilité !

Il y a également les séries à succès qui multiplient les parutions « parallèles ». Les créations de Van Hamme en sont le plus parfait exemple, avec une finalité qui n'est peut-être bien que financière !

Et puis, il y a les reprises qui ont lieu bien après la mort de leurs créateurs. C'est le cas de *Corto Maltese*, qui, après un début un peu trop verbeux, se révèle une vraie réussite. C'est le cas aussi, à mon (humble) avis, de *Ric Hochet*, malgré l'un ou l'autre bémol.



© Blueberry, Sfar, Dargaud.

Par contre, les reprises d'*Achille Talon* et de *Gai Luron* furent des erreurs !

Le plaisir qu'on prend à lire un album de bande dessinée dépend de bien des conditions. Mais il s'agit toujours d'un regard personnel, donc *subjectif*.

Ric Hochet, *Corto Maltese*, *Monsieur Choc*, entre autres, créent un vrai renouveau. À chaque fois, il y a aussi le respect du dessin original ! Pourquoi *Spirou* est-il toujours un symbole « tous publics » ? Parce que, de dessinateur en dessinateur, même avec les plus iconoclastes de ceux-ci, il a toujours été immédiatement reconnaissable ! Il en a été de même pour *Jugurtha*, pour *Jerry Spring* en d'autres temps !

Et puis... Il y a les dessinateurs qui ont choisi, hier, de renier tout ce qui avait été fait avant eux. Et qui, aujourd'hui, après avoir « tué le père » comme l'aurait dit Freud, retournent dans cet univers qui, pourtant, les dégoûtait profondément ! Ils ont pensé réinventer le neuvième art, et les voici reprendre des personnages emblématiques de la BD à papa !

Ainsi, tous les critiques, pratiquement, ont encensé deux « reprises » qui, du coup, ont cartonné dans les ventes.

Les avis dithyrambiques se sont multipliés... Cela me fait penser à Virgule de Guillemets s'extasiant avec snobisme devant « ce qu'il faut considérer comme beau » !

Je veux ici revendiquer le droit de donner un avis qui ne soit pas celui des salons de Paris ou d'Angoulême, ces salons dans lesquels des Trondheim et des Jul occupent avec ostentation le haut du pavé en pérorant et en s'admirant le nombril !

De qui est-ce que je parle ?

De Sfar et Blain, d'abord, et de leur insipide *Blueberry* ! Comment des auteurs aussi nombrilistes qu'eux se permettent-ils de faire croire qu'ils rendent hommage à Giraud ? ! Le scénario de Sfar ne fera sourire que ses fans absolus et n'est qu'un mélange peu savant de différents éléments littéraires de la série originelle... Quant au dessin, j'y vois, dans plusieurs pages, du copier-coller auquel Blain aurait légèrement modifié les perspectives et les contours.



© Corto Maltese, Pellejero, Casterman.



Je veux aussi parler du dernier *Tif et Tondu* de Blutch. Blutch a du talent, c'est une évidence. Ici, donc, ce n'est pas tellement le contenu et la forme qui me hérissent quand je lis, partout, les appréciations enthousiastes qui se multiplient ! Le dessin, certes, souffre, me semble-t-il, d'une espèce de rapidité dans le trait, d'ailleurs voulue, qui ne me plaît pas. Mais c'est un avis purement personnel et donc horriblement subjectif ! Le scénario n'est pas inintéressant, mais manque de souffle et est par trop confus (et dire que j'ai même lu des critiques comparant son scénario à ceux de Tillieux !). Ce qui me gêne vraiment, c'est que rien, dans le trait et la construction de cet album, ne fait penser aux personnages de Dineur, Will et compagnie ! Blutch aurait appelé ses personnages Pattermouille et Frigolin, peut-être aurais-je pu apprécier ce livre !

Les bobos de salon, aujourd'hui, remplacent les snobs d'hier ! Et moi, je rêve d'une bande dessinée qui assume pleinement ses différences, sans aucun pape, comme le fut Breton pour le surréalisme ! Sans ces encensements tous semblables, à Angoulême et dans la presse « branchée », sans ces louanges qui me font penser à l'art officiel des « pompiers » du dix-neuvième siècle !

Je ne cherche pas la polémique. Mais, dans le concert de félicitations autour de *Blueberry* et *Tif et Tondu*, je pense qu'il peut être salutaire d'oser donner un avis différent, contraire. Salutaire, pour que la *diversité du neuvième art* n'ait pas à dépendre des seuls avis de quelques-uns qui ne savent plus, sans doute, que la bande dessinée est d'abord et avant tout un art populaire !

Note

Jacques Schraûwen a publié un article abondant la même thématique dans ActuaBD le 4 février 2020.



Soutenez la jeune création, abonnez-vous !

Abonnement annuel, 4 numéros : 38 €
Union européenne : 50 € à virer sur
le compte BE23 0013 5255 7791 de Ti Malis asbl
(BIC : GEBABEBB) avec la mention « ABO 64 ».

Pour confirmer votre (vos) abonnement(s),
merci de nous envoyer un e-mail à l'adresse :
abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de le confirmer et de vous
faire parvenir des informations exclusives,
réservées à nos seuls abonnés.

Colophon

64_page #18_2/2020_9,50 €

Contact : 64page.revuedb@gmail.com
www.64page.com

Éditeur et responsable : Robert Nahum.

Esprit créateur : Daniel Fano.

Coordinateur d'édition : Philippe Decloux.

Rédacteurs : Angela Verdejo, Eva Rosa Ferrand-Verdejo, Lucie Cauwe, Marianne Pierre, Erik Deneyer, Gérald Hanotiaux, Jacques Schraûwen, Vincent Baudoux.

Relectrice : Juliette Favre.

Équipe de rédaction : Remedium, Karin Welschen, Johan Ferrand-Verdejo.

Illustrations : Manu Larcenet et Benedetta Frezzotti (cover), Quentin Heroguer, Fernanda Cruces, Azam Masoumzadeh, Marc Descornet, Sara Grezelle, et (cover 4) Manu Larcenet, René Follet et F'Murrr.

Graphiste : Karine Dorcéan.

Webmaster : Matthias Decloux.

Une publication Ti Malis asbl.

Rejoignez-nous sur nos réseaux :

f www.facebook.com/64page

ig www.instagram.com/64_page

tw www.twitter.com/revue64page

www.64page.com